

VERSAILLES



"Quand je donne une place, je fais un ingrat et cent mécontents" Louis XIV

N°154 - Février 2023

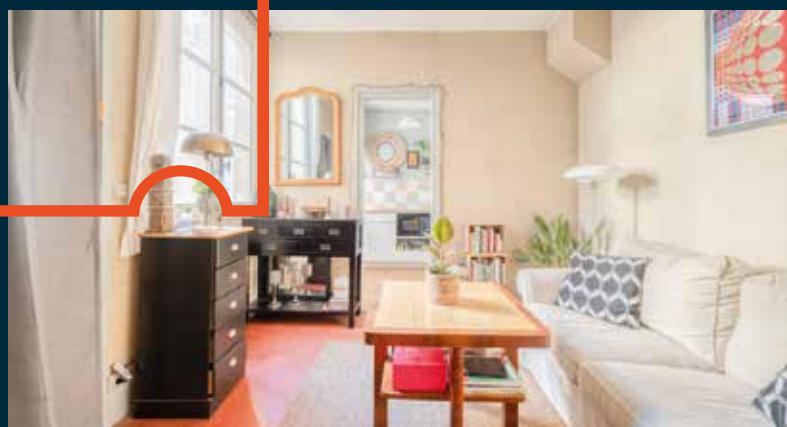


PRINCE LOUIS DE BOURBON
Entretien privé
avec le Prince héritier
des Rois de France

ESPACES ATYPIQUES

QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE

BIENS D'EXPRESSION
en vente sur espaces-atypiques.com



MAISON DESIGN XXL AVEC PISCINE
ROCHEFORT EN YVELINES | 78730 | 2 490 000 € | 755 M² | DPE : C | REF.0699EY

DUPLEX CONTEMPORAIN DE CHARME
VERSAILLES | 78000 | 599 000 € | 83 M² | DPE : E | REF.0726EY

COQUET APPARTEMENT AVEC CUISINE INDÉPENDANTE
VERSAILLES | 78000 | 295 000 € | 34 M² | DPE : F | REF.0707EY

*Nos honoraires sont à la charge du vendeur

ESTIMATION | ACHAT | VENTE | LOCATION

LOFT, ATELIER, DUPLEX, APPARTEMENT TERRASSE
RÉNOVATION CONTEMPORAINE, MAISON D'ARCHITECTE
BIEN À RÉNOVER, PLATEAU BRUT.

ESPACES ATYPIQUES YVELINES

9 rue Roger de Nézet, 78100 Saint Germain en Laye – T. +33 1 30 82 45 55
22 rue Carnot, 78000 Versailles – T. +33 1 69 55 00 00
yvelines@espaces-atypiques.com

« Les chiffres à retenir »

Le château de Versailles, un des sites les plus visités de France, n'a pas encore opéré son plein rattrapage, avec 6,9 millions de visiteurs (visites du château et des spectacles), soit 16% de moins qu'en 2019, mais la fréquentation est en croissance continue. Les chinois viennent juste de sortir de leur confinement et vont certainement profiter de cette nouvelle liberté pour venir à Versailles.

Le chiffre étonnant nous vient de l'INSEE (L'institut national de la statistique et des études économiques) : Les Yvelines s'approchent du 1,5 million d'habitants et se classent à la neuvième place du classement des départements les plus peuplés de France. Les Yvelines ont gagné pratiquement 50 000 habitants depuis 2010.

Versailles, chef-lieu du département, a cependant perdu 2 000 habitants depuis 2014 et passe sous la barre des 84 000 âmes soit exactement 83 583 habitants (-2,2% en 6 ans). Le prix de l'immobilier en est une des principales raisons. Mais le dynamisme de Versailles rayonne. Ainsi, d'autres villes attirent, aux quatre coins du département : Poissy (+7,4%), Guyancourt (+7,1%), Les Mureaux (+6%), Viroflay (+8,2%) ... et sur le podium Vélizy-Villacoublay (+10,6%), Saint-Cyr-l'École (+12,4%) et Carrières-sous-Poissy (+13,5%).

Il fait bon vivre dans les Yvelines, réjouissons-nous !

Guillaume Pahlawan
Rédacteur en chef

VERSAILLES+

EST ÉDITÉ PAR LA SARL DE PRESSE VERSAILLES + AU
CAPITAL DE 5 000 €,
8, RUE SAINT LOUIS,
78000 VERSAILLES,
SIRET 498 062 041

FONDATEURS :
Jean-Baptiste Giraud
Versailles Press Club
et Versailles Club d'Affaires

www.versaillesplus.fr

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
ET RESPONSABLE DE LA RÉDACTION
Guillaume Pahlawan

RÉDACTEUR EN CHEF
Guillaume Pahlawan

POUR ÉCRIRE À LA RÉDACTION
redaction@versaillesplus.fr

MAQUETTE
Guillaume PAHLAWAN

PUBLICITÉ
Vous souhaitez figurer dans la prochaine
édition ?
Guillaume Pahlawan
publicite@versaillesplus.fr - 06 12 98 72 22

L'intégralité du journal que vous tenez entre vos mains est
financée grâce à la fidélité de ses annonceurs (que nous
remercions pour leurs publicités). En aucun cas les fonds
publics ne sont utilisés.

TIRAGE
40 000 exemplaires

NUMÉRO ISSN 1959-4062 DÉPÔT LÉGAL À PARUTION.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.



Devenez Ami sur Facebook
[@journal Versailles Plus](https://www.facebook.com/journalVersaillesPlus)



Un message commercial ?
publicite@versaillesplus.fr



Une information à la rédaction ?
redaction@versaillesplus.fr

A portrait of Prince Louis de Bourbon, the heir to the French throne, wearing a dark blue suit and scarf. He is looking slightly to the right of the camera with a neutral expression. The background is blurred, showing a green metal gate and wooden posts.

PRINCE LOUIS DE BOURBON
Entretien privé
avec le Prince héritier
des Rois de France

A l'occasion de sa venue en France pour la commémoration célébrant le 230ème anniversaire de la mort de Louis XVI, en la Chapelle Expiatoire de Paris, le Prince Louis de Bourbon, successeur légitime des Rois de France, revient pour nous sur sa vie, sa famille, et son héritage...

PAR THOMAS MACRI

Deux mois... C'est le temps qu'il m'a fallu afin d'obtenir un entretien avec Louis-Alphonse de Bourbon, duc d'Anjou, Chef de la Maison Bourbon, et descendant des plus grands rois de France tel que Saint-Louis, Henri IV, Louis XIV, Louis XV, ou bien encore Louis XVI. Dauphin de France, il m'explique au travers de ces questions, comment à 14 ans, il se retrouve avec une telle charge sur les épaules : celle d'assumer la place d'héritier du trône si la monarchie devait être réinstaurée en France. Installé à Madrid avec sa femme, la princesse Marie-Marguerite de Bourbon, et leurs quatre enfants, il se rend très régulièrement en France afin de commémorer des événements liés au passé historique de sa famille.

Le château de Versailles, son héritage du trône de France, mais également sa famille, c'est sur ces sujets que je reviens dans cet entretien privé avec le Prince Louis de Bourbon...

Thomas Macri : Je vous remercie Monseigneur, de m'accorder cet entretien. A travers ces questions, nous avons envie d'en connaître plus sur le successeur légitime au trône de France. Vous vivez en Espagne avec votre femme la princesse Marie-Marguerite de Bourbon, ainsi qu'avec vos quatre enfants. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur vous ?

Prince Louis de Bourbon : Je suis, en tant qu'aîné de la Maison de Bourbon, le successeur légitime des rois de France. Mes droits trouvent leur source dans les lois fondamentales du royaume, c'est-à-dire la constitution qui gérait les institutions sous l'Ancien Régime, et notamment la dévolution de la Couronne qui revenait à l'aîné. Voilà ce qui me fait l'héritier des rois de France. La naissance certes, mais pas une prétention. Sur ma famille, je dirai quelques mots. Avec ma femme et nos quatre enfants, trois garçons et une fille, nous vivons depuis plusieurs années en Espagne à proximité de Madrid après avoir séjourné aux Etats-Unis et en Amérique latine. C'est là que j'exerce actuellement mes activités professionnelles et où mes enfants y sont scolarisés. De Madrid,



© Secrétariat de Mgr. le Duc d'Anjou

je me rends très régulièrement en France où je suis invité à commémorer de nombreux événements à caractère historique liés aux huit siècles de royauté. J'y préside aussi des cérémonies comme successeur des rois de France. Parfois, mon épouse, la Princesse Marie-Marguerite, m'accompagne dans ces déplacements mais la plupart du temps, elle reste avec les enfants. Ils sont à un âge où la présence des parents est très importante.

TM : En cas de restauration de la monarchie, seriez-vous prêt et disponible pour endosser votre rôle de roi de France ?

PLB : Les Bourbons n'ont jamais renié la France. Depuis qu'ils ont été écartés du trône, tous les Chefs de Maison, depuis le comte de Chambord, ont toujours affirmé qu'ils demeureraient disponibles et prêts à assumer leur rôle. Je m'inscris naturellement dans cette tradition. En fait, votre question devrait être tournée vers les français, et il faudrait leur demander s'ils attendent et espèrent le retour de la royauté. Souhaitent-ils renouer avec leur tradition politique ancestrale qui a fait, durant les siècles, la grandeur de la France ? Versailles, tant la ville que le château, demeure l'image de cette grandeur.

TM : Vous êtes né le 25 avril 1974, exactement 760 ans après la naissance de Saint-Louis. Vous étiez prédestiné à faire partie de l'histoire. Dans quel esprit est-on élevé et éduqué,

lorsque l'on a vocation à devenir héritier d'une ancienne maison souveraine ?

PLB : Mon père avait toujours souhaité que j'ai une éducation me permettant d'assumer toutes mes responsabilités : celles héritées de l'histoire et de ma position d'aîné, comme celles de père de famille et d'homme engagé dans la vie active et professionnelle. Mes études y ont contribué. Mon père souhaitait que j'ai également une formation physique m'ouvrant à la compétition et à l'esprit d'équipe. Cet équilibre me paraît une bonne chose pour pouvoir assumer ensuite des responsabilités. J'ai pris le même modèle pour éduquer mes enfants.

TM : A l'âge de 14 ans, suite à la disparition tragique de votre père Alphonse de Bourbon, vous devenez l'héritier légitime de la couronne de France. Comment cela se passe dans votre tête à ce moment-là ?

PLB : Il est vrai qu'à 14 ans, abattu par la mort brutale et accidentelle de mon père, je n'ai pas eu, sur l'instant, la totale conscience de la charge qui m'incombait. Cela ne faisait que depuis deux ans que j'accompagnai mon père dans certaines manifestations, et j'avais encore beaucoup à apprendre et à comprendre. C'est peu à peu grâce à mon entourage familial et avec l'aide de ceux qui avaient assisté mon père, que j'ai appréhendé toute l'ampleur de la mission que je devais dès lors assumer. J'ai compris tous les devoirs qui m'incombaient vis-à-vis de la France.

PRINCE LOUIS DE BOURBON



© Secrétariat de Mgr le Duc d'Anjou

PLB : Considérez le privilège que vous avez de vivre dans un cadre aussi prestigieux. Luttons pour le conserver, l'embellir, et le faire connaître non pas pour vous, mais pour ceux qui vous succéderont. Ces lieux doivent encore être source d'inspiration dans ce qu'ils ont de grands et de beaux pour les générations à venir.



© Secrétariat de Mgr le Duc d'Anjou

TM : Le 21 janvier dernier, a été commémoré le 230ème anniversaire de la mort du Roi Louis XVI. Vous étiez présent lors de la cérémonie en la Chapelle Expiatoire de Paris, dans le VIIIème arrondissement de Paris. Que ressentez-vous lorsque vous assistez à des tels événements ?

PLB : Un sentiment de devoir. Devoir à rendre, en l'occurrence, au souverain, dont on honore le sacrifice et la mémoire ; devoir aussi vis-à-vis de la société actuelle. En effet, il n'est pas anodin de commémorer un événement survenu il y a plus de deux siècles. Cela veut dire que pour ceux qui partagent cette fidélité au souvenir de Louis XVI a toujours du sens. La royauté est pour eux, plus qu'une nostalgie, une véritable espérance. Cela oblige. Il convient de faire vivre cette espérance et c'est la raison d'être de ma présence.

TM : Dans le monde entier, le château de Versailles est considéré comme le lieu ultime de l'histoire de France, l'endroit où nous venons en quelque sorte, se replonger dans ce qu'était le faste de la monarchie française. Quelle sensation ressentez-vous lorsque vous vous rendez dans ce château ayant appartenu à votre famille ?

PLB : Cela dépasse la question du faste. Versailles est beaucoup plus que cela. Quand j'y suis, j'éprouve de l'admiration. Songeons que la ville et le château datent de 350 ans... L'ensemble est toujours aussi évocateur de ce fait, la grandeur française est également en phase avec le monde contemporain. Versailles est la quintessence de l'esprit français, une synthèse entre la raison et le cœur. Ce sont sans doute dans ces lieux que le génie artistique français a été poussé à son paroxysme, tout art confondu, achevant de donner à notre pays cette réputation d'excellence et de référence en matière de goût. C'est une réalité aujourd'hui accréditée par les millions de visiteurs qui font le choix de se rendre chaque année dans cette ville. Comme si le monde entier reconnaissait dans ces lieux une part absolue de la beauté. Donc oui, c'est bien de l'admiration que j'éprouve, tant pour les lieux que pour l'œuvre de mes ancêtres qui ont su amener des artistes à exprimer tout leur génie à travers ce château.

TM : Nous arrivons à la fin de cet entretien Monseigneur, qu'avez-vous envie de dire aux versaillais qui vous liront ici avec grand intérêt ?

Plus d'infos :

Retrouvez toute l'actualité de la Maison de Bourbon sur leur site internet www.royaute.info et sur www.legitimite.fr

Toute l'actualité du Prince Louis de Bourbon :

 [louisducdanjou](https://www.instagram.com/louisducdanjou)

 [louisducdanjou](https://www.facebook.com/louisducdanjou)

 [louisducdanjou](https://twitter.com/louisducdanjou)

Le Palais des Congrès de Versailles accueille deux grands noms de la chanson française

Maxime Le Forestier, star et icône de la chanson française, sera sur scène le samedi 11 février au Palais des Congrès de Versailles pour un concert d'anthologie sur le thème de Brassens.

Qui de mieux que l'auteur-compositeur-interprète Maxime Le Forestier pour incarner l'esprit et sa vivacité de George Brassens sur scène ? Quarante deux ans après à sa mort, Brassens est toujours d'actualité. Nous fredonnons encore Les Copains d'abord, Les bancs publics, La Mauvaise Réputation... Très jeune, Maxime Le Forestier apprend le violon, le piano, la guitare et commence à se produire avec sa sœur Catherine avant de faire, au début des années 1970, une remarquable percée dans le monde de la chanson. Maxime Le Forestier sera sur scène le samedi 11 février pour interpréter l'iconique discographie de Georges Brassens que l'on affectionne tant.

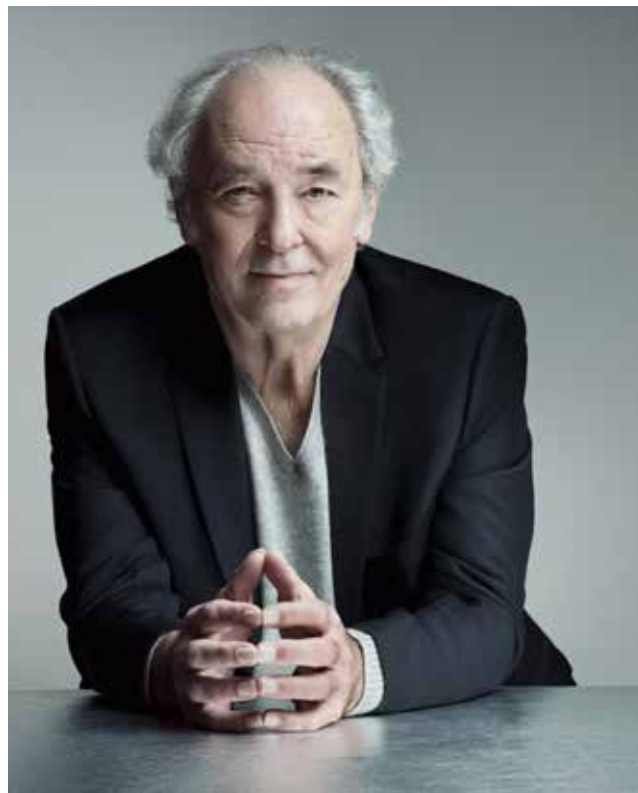
Maxime Le Forestier chante Brassens

Samedi 11 février à 20h

Palais des Congrès de Versailles

10, rue de la Chancellerie

Réservation : www.versaillespalaisdescongres.com



Trois ans et demi après son dernier album studio, Marc Lavoine revient pour notre plus grand plaisir à ses premières amours avec un nouvel album.

« Adulte jamais » est le quatorzième album de Marc Lavoine.

Cet opus, hybride et élégant doit beaucoup à la scène, notamment à la rencontre entre Marc et Darko guitariste de sa dernière tournée.

Il dénonce les fausses certitudes du monde des adultes, examine la légèreté, la peine et comme nous sommes en territoire Lavoine, le thème amoureux émerge en toute cohérence dans ses chansons. Après presque quarante ans de carrière, il sait toujours aussi bien jouer des cassures de sa superbe voix grave et du contraste qu'elle offre avec ses mots emplis de poésie.

La première partie du concert sera assurée par Louise Combiér, candidate surdouée révélée dans The Voice par Marc Lavoine.

Découvrez-le sans plus attendre le jeudi 16 mars au Palais des Congrès !

Marc Lavoine Adulte jamais

jeudi 16 mars à 20h30

Palais des Congrès de Versailles

10, rue de la Chancellerie

Réservation : www.versaillespalaisdescongres.com



MB14 s'invite au Festival ElectroChic 2023

Le festival électro de l'ouest parisien fait son retour pour une 7^e édition toujours plus éclectique. Du 9 au 18 mars, rendez-vous pour deux week-ends de concerts, DJsets, rencontres musicales et tremplin jeunes talents. Un retour aux sources de l'électro sur le territoire qui a vu naître des légendes de la French touch comme Air ou Phoenix !

Initié par L'Onde, Théâtre, Centre d'art de Vélizy-Villacoublay et la Ville de Versailles, en collaboration avec la communauté d'agglomération de Versailles Grand Parc, le projet rassemble aujourd'hui 8 communes : Bailly, Bois d'Arcy, Chaville, Fontenay-le-Fleury, Jouy-en-Josas et Saint-Cyr-l'Ecole. Résultat : une programmation s'adaptant à l'ADN de chaque lieu et présentant la diversité des mouvances et courants de la musique électronique.

MB14 à l'honneur

Finaliste de The Voice en 2016, puis de The Voice All Stars en 2021, champion du monde de beatbox avec le groupe Berywam, MB14 oscille entre hip-hop et chant lyrique, entre musiques du monde et bruitages électroniques. Il débarque sur grand écran aux côtés de Michèle Laroque dans le film « Ténor » sorti en mai 2022.



Abordant des thèmes existentiels tels que la vie, la mort, la nostalgie, le doute de l'artiste ou même le voyage dans le temps, il nous montre la « voix » et nous emmène vers une aventure sonore, une véritable illusion.

Samedi 11 mars à 20h30

Palais des Congrès de Versailles

10, rue de la Chancellerie

Réservation : www.versaillespalaisdescongres.com

Tarif unique à 20 €

L'achat du billet comprend : l'entrée au concert de MB14 en placement libre, 1 conso offerte et l'accès à l'aftershow (artiste de musique électro « I am Sparrow »)



Judi 9 mars

20h : Conférence (1900-1986 : des avant-gardes musicales à la démocratisation des instruments électroniques), Dj set Ponaroid / MJC de la Vallée, Chaville

Vendredi 10 mars

20h30 : FORM (live), La Fine Equipe, Aude M. / MJC de la Vallée, Chaville

20h30 : Apollo Noir, Shoko Igarashi / La Fabrik, Bois d'Arcy

Samedi 11 mars

20h30 : MB 14, I am Sparrow / Palais des Congrès, Versailles

21h : Vaaro, Kronos / L'Ampli, Fontenay-le-Fleury

21h : EX.Soul, Flyou, BeYox, Ratrox / Case Ô Arts, Saint-Cyr-L'Ecole

Judi 16 mars

21h30 : Olympe4000, SoundMotion, TBA / Vieux Marché, Jouy-en-Josas

Vendredi 17 mars

20h30 : Dj Neya (1e partie : jeunes locaux School Dj Mam's) / Théâtre, Bailly

Samedi 18 mars

20h : BRAXE + Falcon, Irène Dresel, ATOEM, Tremplin, / L'Onde, Vélizy-Villacoublay

Réservation entrées comprises entre 5 et 25 €

www.festivalelectrochic.fr



Maxime Le Forestier chante Brassens

Samedi 11 février 2023 à 20h

Mars

Festival ElectroChic avec MB14

Samedi 11 mars 2023 à 20h30

Marc Lavoine – Adulte Jamais

Jeudi 16 mars 2023 à 20h30

Avril

Stephan Eicher – Et Voilà !

Vendredi 14 avril 2023 à 20h

Mai

Laura Laune – GLORY ALLELUIA

Vendredi 26 mai 2023 à 20h30

Octobre

Jérôme Niel

Samedi 14 octobre 2023 à 20h30



Le futur quartier Satory Ouest - La signature du contrat 100 Quartiers innovants et écologiques

Versailles est sur le point d'entrer dans une nouvelle ère. Une profonde transformation de la capitale et sa couronne est en cours, depuis 2010 des chantiers titanesques s'opèrent, le projet du Grand Paris vise à moderniser l'agglomération parisienne tout en améliorant le cadre de vie des franciliens et par conséquent, corriger progressivement les inégalités territoriales. C'est dans cet élan que le développement du plateau de Saclay, en périphérie de l'agglomération versaillaise, qu'un futur quartier à Satory ouest va foisonner sur le plateau au sud de notre ville. En tant que spectateurs, le monde entier aura en 2024 les yeux rivés sur Versailles lors des jeux olympiques d'été. Construire une grande métropole mondiale enclavée dans le 21ème siècle, tel est le projet des prochaines décennies.

Dans notre ville, la première pierre est posée. Le vendredi 25 novembre 2022 a eu lieu la signature du contrat 100 quartiers innovants à la mairie. Les chefs d'orchestre à l'origine de ce projet ont signé le contrat, parmi eux, François de Mazières, maire de Versailles et président de Versailles Grand Parc, avec Jean-Philippe Dugoin-Clément, vice-président de la Région Île-de-France en charge du logement, de l'aménagement durable et du SDRIF-Environnemental ainsi que Philippe Van de Maele, Directeur général de l'EPA Paris-Saclay.

Satory, lauréat en mai 2022 du dispositif d'accompagnement des communes franciliennes dit «1000 Quartiers innovants et écologiques» porté par la région Île-de-France, l'aménagement est quant à lui géré par la communauté d'agglomération Versailles Grand Parc, qui en collaboration avec l'Établissement Public d'Aménagement Paris Saclay, fera débiter la construction de nouveaux quartiers vivants, qui allient logement, emplois, transports, services dans un cadre vert, un projet qui doit répondre à demande croissante de logements dans la région tout réduisant son impact environnemental.

Dans l'ambition d'atteindre de manière innovante les objectifs fixés par la région, ce vaste projet atteindra une subvention globale prévisionnelle de 7,2 millions d'euros.

Implanté sur la commune de Versailles, la Zone d'Aménagement Concentré Satory bénéficie d'un environnement exceptionnel, il est l'un des huit quartiers de Versailles.

Occupé depuis 1870 par l'armée, il est toujours de nos jours, occupé sur l'essentiel de plateau par un camp militaire sur lequel sont implantés divers organismes et formations à vocation opérationnelle et logistique de l'Armée de Terre et de la Gendarmerie nationale.

Le quartier où vivent environ 5 000 personnes, comprend également plusieurs zones résidentielles qui sont exclusivement réservées au logement des gendarmes ainsi que des ressortissants de la Défense et leurs familles. Le quartier accueille près de 600 enfants dans quatre écoles publiques maternelles et élémentaires.

Le quartier est actuellement desservi par 2 lignes (3 et 6) du réseau de bus Phébus et par 2 lignes (439 et 440) du réseau de bus de Saint-Quentin-en-Yvelines.

Le plateau de Satory constitue un secteur stratégique de l'opération d'intérêt national Paris Saclay qui à long terme verra émerger sur une surface totale de 236 hectares, un cluster scientifique, technologique et économique de



rayonnement mondial.

Les ambitions portées par le projet Grand Paris permettra au quartier qui se verra desservi à l'horizon 2030 par la ligne 18 Express, de relier la gare Versailles-Chantier à l'aéroport d'Orly, deuxième aéroport de France en terme de passager après l'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle.

Ce projet porte l'ambition de développer sur le plateau de Satory, un quartier urbain rassemblant toutes les fonctions de la ville dans un cadre de vie exceptionnel entre le Château de Versailles et les étangs de la vallée de la Bièvre.

Ainsi, le projet qui se veut exemple de la ville nature a pour dessein la création d'espaces publics paysagers mêlant écosystème urbain et lieux d'agrément. La mise en place de mobilités durables avec des zones rendues entièrement piétonnes, en conservant une circulation automobile fluide avec la construction de parkings silo mutualisés s'encrent dans cette vision sur long terme.

Le deuxième objectif, est la construction de nombreux logements familiaux ainsi que des logements spécifiques à destination des étudiants, des personnes âgées ou encore des personnes en situation de réinsertion sociale.

Afin de répondre à l'arrivée prochaine de nouveaux habitants, il sera créé au cœur du quartier des équipements publics scolaires, sportifs et culturels. Le troisième objectif est la redynamisation de l'activité économique en concentrant les efforts sur le développement du pôle d'innovation des filières de mobilité et de défense, qui verra fleurir de potentiels développements d'entreprises sur la plaine de Satory.

Offrir un quartier entre la ville et la nature resserrant ainsi les liens entre les différents quartiers de Versailles, le plateau servira de véritable laboratoire de la transition énergétique et environnementale qui sera amorcé au niveau national, si les résultats sont concluants.

Faire de Versailles un fleuron de l'industrie de la Défense et de l'aménagement durable, tel est la vision de François de Mazières et ses associés.

Geoffrey Paris

Le premier restaurant bouillon en dehors de Paris s'installe à Versailles

Le restaurant « le Petit bouillon », issu d'une vieille tradition culinaire populaire, a élu domicile fin décembre dans notre belle ville, au 7 rue Colbert, à deux pas du château. Fort de son concept très pertinent de restauration à bas coût en ces temps de crise économique, il a rencontré, dès son ouverture, un succès retentissant. Il offre une vue imprenable sur la plus illustre demeure des rois de France, et sa décoration intérieure fait la part belle à l'histoire de la gastronomie populaire française.

Rappelons ici quel est le concept d'un « Bouillon » :

En 1855, Pierre-Louis Duval, boucher renommé de la capitale française, à la clientèle aisée et peu intéressée par les bas morceaux, c'est-à-dire les parties les moins nobles des bêtes, décida, pour limiter ses pertes et augmenter ses bénéficiaires, de les proposer à une clientèle plus modeste.

Il eut l'idée de créer un restaurant dans lequel les travailleurs de l'ancien marché des Halles pouvaient se restaurer d'un bouillon puis d'un plat de viande à un prix très modique.

Avec ce concept, il s'est ainsi rapproché de la définition historique du terme « restaurant » : lieu où l'on se requinque et où l'on se restaure avant de reprendre le travail.

Le succès fut immédiat ! Pierre-Louis Duval en créa ensuite plusieurs à Paris.

Il devient ainsi le créateur de la première chaîne de restauration en France. Ce fut également la naissance du premier groupe assurant toutes les étapes de la restauration, de l'approvisionnement jusqu'au consommateur.

À sa mort, Pierre-Louis Duval légua un véritable empire à son fils et très vite, de nombreux concurrents firent leur apparition. Le plus connu d'entre eux étant le célèbre bouillon Chartier. Puis, l'offre se diversifia, les menus devinrent de plus en plus élaborés, à tel point que la bourgeoisie s'invita également à la fête. Certains autres bouillons, « de classe supérieure », offraient même une salle de lecture ou des animations.



Se restaurer dans un bouillon est donc une véritable initiation à l'art de vivre à la française. C'est la meilleure façon de goûter à des plats emblématiques sans se ruiner.



Ce restaurant dirigé par Didier Lacoste, entouré d'une équipe d'une vingtaine de personnes, est ouvert 6 jours sur 7 et propose 120 couverts le midi et le soir. « Certains jours, la file d'attente pour entrer dans l'établissement s'étend sur le trottoir jusqu'au bout de la rue » déclare-t-il.

Le Petit Bouillon sera doté aux beaux jours d'une terrasse donnant sur le Château ! Une belle vitrine pour faire découvrir notre patrimoine gastronomique aux touristes du monde entier.

Un voyage dans le temps au cœur de la gastronomie populaire

Les convives s'attablent dans un cadre au charme d'antan typique de l'art nouveau du XIX^{ème} siècle : une grande salle lumineuse dotée de banquettes rouges en cuir capitonnées, des lustres art-déco, une grande bibliothèque, des photos anciennes et des casseroles en cuivre ornent les murs ...

Apprêtez-vous donc à régaler vos papilles à moindre coût !

Au menu : des recettes traditionnelles en entrée, à l'instar du fameux œuf mayonnaise mimosa à 2,20 euros, le bouillon de volaille vermicelles à 2,90 euros, l'os à moelle rôti au sel de Guérande à 4,60 euros, la salade de chèvre frais sur toasts grillés (une quinzaine de choix d'entrées sur la carte), la saucisse au couteau et purée maison à 9,60 euros, le bœuf bourguignon-pâtes du jour à 11,50 euros, la blanquette de veau à l'ancienne à 12,50 euros. Les desserts ne sont pas en reste : le riz au lait caramel beurre salé à 2,90 euros, des profiteroles glacées au chocolat chaud fait maison à 4,90 euro, la véritable tarte des sœurs Tatin à 4,40 euros ...

Au Petit Bouillon, les prix sont non seulement accessibles mais le goût, la qualité et la présentation, sont aussi bien présents.

Dans cette période d'incertitude sociale et économique, le fait de déguster ces bons petits plats de cuisine traditionnelle provoquent en nous un effet réconfortant. Ils évoquent aussi pour certains un phénomène de réminiscence heureuse à l'instar d'une « madeleine de Proust ». Cette cuisine populaire représente ainsi une belle façon de transmettre le goût des saveurs dans un cadre social simple et authentique, à la fois rassurant et gourmand, placé sous le signe de la convivialité et du plaisir partagé.

Isabelle Chabrier

Restaurant Le Petit Bouillon – 7 rue Colbert – 78000 VERSAILLES

Ouvert tous les jours de midi à minuit, sauf le lundi.

Comme dans tous les bouillons : pas de réservation

Tél : 01 71 42 85 30

Les promenades de Marc-André Venes le Morvan

Les petites sœurs des Pauvres de Versailles viennent d'avoir une idée de génie. Pour faire sortir leurs pensionnaires plus facilement de leurs maison de retraite, elles ont décidé de bricoler un vélo en le transformant en une sorte de pousse-pousse à deux personnes. La photo parait floue mais c'est en raison de la vitesse rassurez-vous !



Les designers s'emparent de la mode Louis XIV et rêvent de transformer le monarque et ses admirateurs en marathoniens. Il n'est pas impossible que vous puissiez les retrouver bientôt à la Librairie des Princes. Le bon goût se doit d'être partagé ! « c'est Versailles ici après tout ! »



La plus vieille enseigne XVIIIème de Versailles est place du marché Notre-Dame. En réalité si vous levez les yeux ceci n'est qu'une copie : l'original se trouve dorénavant dans les réserves du Musée Lambinet



Même les auto écoles réussissent à s'approprier - rue du maréchal Joffre - l'image de la monarchie absolue. Conduire le char de l'état ne devait être guère différent au 17ème siècle.



Rien n'est jamais d'équerre à Versailles en fait. Quand vous regardez les toitures du Baillage et de la cour des antiquaires, vous pouvez vous croire dans la cour d'une ferme sicilienne qui aurait beaucoup vécu...



Il n'y a pas que le menuet à Versailles : la preuve !



Au Pavillon de la Lanterne. Après les fleurs, le homard et les glaces...

Le 14 septembre 1930, un groupe de personnes visite les jardins du Pavillon de la Lanterne sous la conduite du jardinier en chef Charles Chauffour. Ce sont les membres de la Société d'agriculture de Seine-et-Oise, parmi lesquels Félix Hueber, son président. Charles Chauffour, qui travaille sous la direction de l'Architecte, Monsieur Chaussemiche, aidé de Monsieur et Madame Lillaz, esquisse l'histoire du domaine et la visite commence.

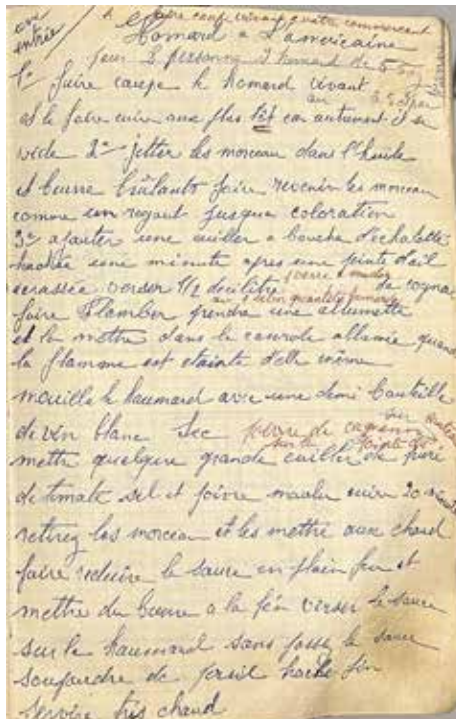
Ce sont trois parcelles de terrain qui suscitent l'admiration. D'abord « une cour », couverte d'un grand tapis vert où courent des poules ; de grandes serres sont adossées au mur du fond, abritant des vignes en pleine maturité. On traverse une deuxième « cour » consacrée aux légumes et aux arbres fruitiers ; sur les murs courent des rosiers grimpants réputés, nommés « Gloire de Dijon », ou « Reine Marie-Henriette ».



La troisième « cour » enfin est réservée à la production des fleurs coupées, glaïeuls, roses, tulipes ; il y pousse aussi une collection de 3 000 pieds de dahlias, qui font la renommée de la Lanterne : citons « Bordeaux » magnifique dahlia à fleurs énormes et d'un coloris rouge soutenu ; ou « Trentonia », d'une couleur vieil or, ambre et bronze cuivré. Le jardinier en chef a déjà reçu dans le passé la médaille d'or pour ses chrysanthèmes.



Le homard, ou les bons repas de Félix Gouin. Dans les années 1880, la Lanterne est louée à des particuliers, comme l'américain James Gordon Bennett, homme de presse passionné de sports, qui y organise des chasses. Après la seconde guerre mondiale, la Lanterne est rénovée et modernisée et Félix Gouin, président du gouvernement provisoire



de la République française du 23 janvier au 12 juin 1946, loue le Pavillon et s'y rend régulièrement.

Il faut une bonne cuisinière à la Lanterne ; justement, un maître-d'hôtel de Versailles a entendu l'écho des compétences de Louise Laloue en matière culinaire. Celle-ci en effet, cuisinière indépendante, prépare déjà des plats très appréciés qu'elle livre dans les familles aisées de la ville. Elle réalise même des repas de mariages, jusqu'à 250 personnes !

Elle est embauchée à la Lanterne. Quand Félix Gouin est présent, Louise compose les menus, avec l'aide de la sœur du président, qui vient chez elle au 44 de la rue de Montreuil. Quand tout est prêt, une voiture officielle vient prendre Louise Laloue, avec tout son matériel et ses denrées et la conduit à la Lanterne. Elle se met aux fourneaux.

Elle a conservé ses cahiers de recettes et l'on peut lire notamment celle du « homard à l'américaine », et de nombreuses pâtisseries. Mais ce que préfère le Président, ce sont les glaces, que Louise Laloue confectionne avec une lourde sorbetière.

Après le départ de Félix Gouin, Louise Laloue ne retournera plus à la Lanterne, qui sera louée en suite par l'ambassadeur des USA David Bruce, avant de devenir en 1959 la résidence secondaire du Premier ministre.

Marie-Louise Mercier-Jouve

L'exécution d'un serial killer à Versailles le 22 février 1922 :

C'est l'histoire d'un sale type qui est entré dans la légende « dorée » des tueurs en série. C'est l'histoire d'un escroc de 52 ans au crâne dégarni, plus ou moins bigame, qui fit ses études chez les Frères des écoles chrétiennes, qui fut un parfait enfant de chœur et qui faillit finir au séminaire. C'est un architecte raté (tiens, ! Adolphe Hitler le fut également... mais cela n'a bien entendu aucun rapport (ce n'est pas le moment de se mettre à dos cette honorable profession) qui a profité de la détresse de femmes seules pendant la guerre de 14/18. Ces dernières, épouvantées de rester seules sans ressources, étaient prêtes à tout pour ne pas se retrouver à la rue à une époque où les femmes dépendaient socialement et financièrement de leur époux. Elle étaient donc des proies faciles pour des Messieurs « sérieux » qui pouvaient leur assurer l'ordinaire.

Rappelez-vous du film de Bertrand Tavernier de 1989 avec Philippe Noiret et Sabine Azéma « La vie et rien d'autre » où l'on voit dans les années 20 sur les champs de batailles de Verdun une scène déchirante et quasi obscène pendant laquelle des multitudes de femmes explorées - de tous âges - sont prêtes à reconnaître en dépit du bon sens et de toute vraisemblance n'importe quelle dépouille retirée de la boue afin de pouvoir toucher une pension de veuve de militaire mort au combat...

La grande détresse des ces années là c'était finir dans le statut de « vieille fille » - ou de devoir fêter « chapeauté » la Sainte Catherine en public -. Devenir la parente pauvre que l'on recueillait à la maison avec commisération et qui avait un statut juste supérieur à celui d'une bonne mais qui était considérée comme une quasi-pestiférée : « Vous savez !... elle doit avoir un vice cachée ou alors elle a attrapé une maladie vénérienne dans sa jeunesse qui la rend inapte à la maternité et donc au mariage... ! ». Des centaines de milliers de femmes se retrouvent donc pendant la guerre de 14 avec, soit un fiancé parti au front qui l'oubliera vite dans les bras des pensionnaires des BMC, soit avec un amant (dans le milieu ouvrier à l'époque on vivait plutôt à la « colle » car les mariages coûtaient trop chers) qui lui a proposé un « mariage » juste la veille du départ afin que s'il décède elle puisse toucher une maigre pension... mariage de chiffon qui ne rapportera rien si on ne retrouve pas rapidement le corps du disparu par la suite...



Desiré (sic !) Landru c'est donc l'histoire d'un escroc qui pendant des années - de 1893 à 1900 - a lancé des projets fumeux et qui ne remboursera jamais ses commanditaires, c'est l'histoire d'un petit bonhomme propre à moustaches en guidon de vélo et aux yeux de braise qui ne vit que d'expéditions et d'escroqueries et qui essaie vaillamment que vaillamment de nourrir sa femme et ses 4 enfants, et accessoirement aussi sa maîtresse une chanteuse de cabaret. Il fera un peu de prison (en tout 3 années) et sera libéré grâce à des expertises psychiatriques de l'époque qui le déclare légèrement dépressif, voire monomaniac. Puis, d'autres condamnations suivront jusqu'en 1914. La guerre va d'une certaine façon le désinhiber - un peu comme le docteur Petiot pendant la seconde guerre mondiale - et va lui permettre de commettre quasiment en toute impunité des meurtres en série. Pour être tranquille dans ses basses œuvres il louera plusieurs maisons (La Chaussée- près-Gouvieux, Vernouillet et enfin Gambais) - et en déménagera quand le voisinage deviendra un peu trop curieux -.

La période est parfaite : ce n'est pas le chaos social mais on n'en est pas loin : les familles sont dispersées, une partie du territoire du nord de la France est sous occupation allemande ce qui rend impossible de vérifier certaines de ses identités d'emprunt, le courrier circule vaillamment que vaillamment, les préoccupations envers son voisinage ou ses « relations de voisinage » se distendent et on est dans une sorte de chacun pour soi. 11 femmes au minimum vont ainsi disparaître entre février 1915 et janvier 1919 avec en plus André Cuchet, le jeune fils de sa première victime Jeanne Cuchet. Landru reconnaîtra avec sa faconde méchante et cruelle

pendant son procès aux Assises de Versailles qu'il emportera avec lui « des petits secrets » - sous-entendant qu'il avait fait d'autres victimes mais que c'était à la police de se débrouiller pour rechercher d'autres corps... Ce gagne-petit du crime agira comme un comptable d'épicerie : il met généralement des petites annonces dans les journaux en se présentant comme un veuf éploré qui cherche à se consoler - en tout bien tout honneur - dans le giron généreux d'une plantureuse matrone sur le retour et, habilement, il laisse entendre qu'il est rentier et qu'il a du « bien » pour vivre douillettement au coin du feu. Le rêve de la femme au foyer mais dans un cerveau malade...

Le système fonctionne très bien et régulièrement des femmes prennent le train avec lui pour un voyage de plaisir... et si elles n'en reviennent pas personne à vrai dire ne s'en soucie. Maniaque il note la moindre de ses dépenses dans un petit carnet noir : « 2 billets de train aller à Gambais ; 1 billet retour pour Paris ». Le système va heureusement se gripper : il est reconnu - alors qu'il frétille publiquement avec une nouvelle proie dans un magasin de porcelaine rue de Rivoli - par une de ses anciennes conquêtes puis par le membre de la famille d'une disparue. Enfin c'est une enquête de voisinage qui finira bêtement par le faire inculper. Une version de son arrestation veut que ses voisins de Gambais se plaignaient qu'il fasse brûler dans sa chaudière pendant des journées entières des produits qui dégagent de la fumée noire, malodorante et plutôt grasse. On y retrouvera en effet par la suite à l'intérieur des dents, des pieds, 3 têtes et des mains incomplètement brûlées. Mais comme la science de l'époque ne connaît pas l'ADN on suppose à l'époque que se sont des restes

Henri Désiré Landru dit « le Barbe-Bleu de Gambais »

humains. Quant aux biens qu'il avait empruntés à ses victimes, on les retrouva dans son magasin de brocante, et aussi dans des garages à Neuilly et à Clichy. En tout ses archives permettront de mettre au jour les noms de 283 femmes qui auraient été escroquées avec des promesses de mariage. Heureusement, pour la majorité de ces dernières, elles n'étaient pas suffisamment riches à ses yeux pour mériter de poursuivre une relation plus intime.

Le procès – qui s'ouvre le 7 novembre 1921 devant la cour d'assises de Seine et Oise à Versailles - fut une bénédiction pour la presse à l'époque qui pu tirer à des centaines milliers d'exemplaires pendant des mois : le prévenu - défendu par un des plus grand ténor du barreau de l'époque, Maître Vincent de Moro-Giafferi – ne cesse de faire de l'esprit, de l'humour noir, de tout nier en bloc, d'apostropher le public et le président des assises. Le public frissonne, rit aux éclats, se presse en foule compacte tous les jours de séance et le « Tout-Paris » y vient comme au spectacle : on y croise Mistinguett et ses fabuleuses jambes, Colette qui à l'époque fait de la chronique judiciaire et l'acteur truculent Raimu. René Aubert (1894-1977) le fameux peintre versaillais qui laissera tant d'affiches mythiques de la cité royale se fera dessinateur de presse. Landru va cabotiner, ne cesse de faire des bons mots mais finit par se trahir d'une manière très bête : son avocat dans une envolée tragico-comique lance un jour « Regardez Messieurs vous n'avez jamais retrouvé des corps en entier et si ces femmes étaient encore vivantes ? Et si brusquement elles étaient toutes là derrière la porte de la salle pour venir témoigner ? » Dans un geste théâtral, il se retourne et fixe la porte en tendant le bras « Entrez !... » ... toute la salle et les jurés écarquillent les yeux et fixent la porte... Bien entendu, personne ne rentre mais cela permet à l'avocat d'annoncer : « Vous voyez Messieurs vous n'êtes même pas sûrs de leurs disparitions ! Donc mon client est innocent ! » A ce moment là, l'avocat général Godefroy de sa voix claire clame de manière perfide : « C'est quand même bizarre le seul qui ne s'est pas retourné, c'est Monsieur Landru.... il devait donc savoir qu'elles étaient bien mortes de sa main.... »

La comédie se termina sans grande surprise le 30 novembre 1921 : les jurés, après 8 heures de délibérés, le condamneront à avoir la tête tranchée. Le président Alexandre Millerand, qui finit plus tard ses jours à Versailles dans son hôtel particulier rue Mansart (il y a une plaque sur le



mur du jardin qui donne sur la rue), rejettera le recours en grâce déposé le 24 février 1922. Le 25 février, à 6h10 du matin, il est guillotiné devant la prison Saint-Pierre de Versailles (juste à coté du Monoprix). Jusqu'au bout il refuse de reconnaître sa culpabilité et fait un peu d'humour noir en refusant la cigarette du condamné et le traditionnel verre de rhum sous prétexte que ce n'est pas bon pour la santé. L'exécution se déroule devant un nombreux public (ce qui sera la règle jusqu'en 1939) et un vieux Versaillais m'a assuré que son arrière grand tante – encore collégienne- avait été amenée par sa famille pour assister à l'exécution. L'exemplarité de la peine était déjà devenue à l'époque un spectacle. Landru ne quitta pas Versailles : il fut inhumé au cimetière des Gonards (juste après le pont Colbert) dans le carré des suppliciés. Son épouse – peu rancunière - pris une concession pour 5 ans et la tombe ne portait qu'une croix en bois avec juste l'inscription Henri Désiré. En 1927, sa femme et ses enfants ne renouvelèrent pas la concession. Landru est donc toujours à Versailles mais plus rien n'indique l'emplacement de son corps.

Sa vie a fasciné des auteurs, des producteurs de films (comme Claude Chabrol), des femmes qui l'ont demandé en mariage lors de son incarcération (800 femmes entre 1919 et 1922 lors de son incarcération – phénomène bien connu de fascination érotique qui bénéficia par exemple à Charles Manson aux Etats-Unis qui jusqu'à sa mort en 2017 reçu des milliers de demandes en mariage et qui en novembre 2014 à 80 ans convola en justes noces en prison avec une jeune femme de 26 ans....comme quoi...), des chanteurs comme Charles Trenet... et même Charlie Chaplin. Faisons juste ici un arrêt sur image sur ce dernier.

Charlie Chaplin en 1947 va sortir un film assez déconcertant mais absolument fascinant « Monsieur Verdoux ». Nommé aux Oscars en 1947 le film fut fraîchement accueilli par le public anglo-saxon - pudibond et un tant soit peu puritain-. En revanche, ce fut un triomphe en France ! La version de Charlie Chaplin rend humain le monstre : Landru – pardon Monsieur Verdoux – est montré comme un employé de banque parisien qui va être ruiné par la crise de 1929. Comme il a une épouse invalide et un très jeune fils, il se voit obligé d'épouser de riches veuves qui décèdent assez rapidement après les noces. Tout au long du film, il se montre attentif envers les pauvres – il va jusqu'à les aider financièrement –, soigne ses massifs de rosiers sans tuer les chenilles, déclame des vers la nuit sous la clarté de la lune et recueille les chats abandonnés. Par contre, ses victimes sont décrites et montrées dans le film comme d'horribles maritornes et le paradoxe du film est que c'est Verdoux qui apparaît comme la victime de son époque...et que les spectateurs ne peuvent que souhaiter la mort des veuves. La fin du film est pourtant morale : il se dénonce et fini guillotiné. Mais c'est un film de 2h00 qu'il faut absolument avoir visionné.

Ce dvd produit par MK2 peut se retrouver sur le marché Notre-Dame les jours du marché aux fils - du coté de la pharmacie où il y a le stand d'un marchand de livres et de dvd introuvables. Autant faire marcher le commerce versaillais que les sites de vente en ligne.

Marc-Andre Venes Le Morvan
Docteur en Histoire, Histoire de l'Art et Archeologie.

La cité de l'Histoire ouvre ses portes à l'orée de Paris



Dans l'article du dernier numéro qui lui était consacré, vous avez pu découvrir l'historien Franck Ferrand sous un autre angle. Il avait évoqué ses projets pour l'avenir, dont son plus ambitieux : La Cité de l'Histoire.

Selon Franck Ferrand, Paris avait besoin d'un musée sur l'Histoire, un centre éducatif au cœur de la capitale qui permettrait de renouer la jeunesse avec ses racines ainsi de découvrir l'Histoire de la France et du monde d'une tout autre manière, grâce notamment aux nouvelles technologies qui le permettent.

L'Histoire de la civilisation va se dissimuler à l'intérieur du socle de la Grande Arche.

Sur plusieurs milliers de mètres carrés, grâce à la réalité virtuelle, il sera possible de s'immerger dans les plus belles pages de notre Histoire.

Avec des spectacles et animations immersives, petits et grands pourront revivre les grands événements de la France.

En visitant des lieux, qui de nos jours n'existent plus ou bien en rencontrant des figures emblématiques du passé, vous verrez l'histoire comme vous ne l'avez jamais vue.

L'année dernière, à partir du 15 janvier, il était déjà possible de se promener entre les murs ou sous la charpente de Notre Dame de Paris, du moyen âge à aujourd'hui sans avoir à monter dans la machine à remonter le temps.

Le projet avait été initié et financé par Orange,

en partenariat avec la Ville de Paris et le diocèse, 30% des recettes liées à la vente des tickets avaient été versées pour la conservation et de la restauration de la cathédrale, incendiée en 2019. Pour ceux qui n'étaient pas au courant, ne vous inquiétez pas, il est toujours possible d'entamer son voyage à travers le temps et l'espace afin de visiter Notre Dame et ses 860 ans d'histoire.

L'expérience est maintenant accueillie par la Cité de l'Histoire, mais aussi un nouvel espace, spécialement dédié à la cathédrale de Paris à été créé, qui se situe, depuis le déménagement entamé depuis l'automne 2022, dans un ancien parking situé sous le parvis de la cathédrale jusqu'en 2024.

Que vous soyez féru d'histoire ou que vous êtes simplement curieux, vous aurez tous votre compte, trois attractions principales, un espace entièrement dédié à l'histoire, un univers inspirée de différentes époques.

Pour une visite complète au cœur de l'histoire vous devriez compter entre 3 et 4 heures, durant laquelle à travers 17 salles sur une surface de 6000m², retraçant les plus belles époques de la France. Une expérience sensorielle vous emportera hors du temps grâce à Franck Ferrand qui nous prête sa voix ainsi que des acteurs qui vous accompagneront dans votre visite de l'exposition sur l'Histoire de la France.

Si vous aimez le cinéma et le spectacle, eh bien sachez que le spectacle immersif 360° entremêle les deux, avec Franck Ferrand, vous pourrez rentrer dans la peau d'un personnage illustre comme Napoléon ou le Général de Gaulle.

Au sein d'une arène, le public sera plongé dans ce spectacle visuel et sonore extraordinaire grâce à un videomapping à 360° sur 700m².

De plus, 15 périodes majeures de l'histoire du monde ainsi que 400 dates capitales sont exposées sur la plus grande frise chronologique au monde, agrémentée de bornes tactiles et de films qui seront à votre disposition. Vous serez capable de visualiser en image les grands moments du siècle qui vous tentent.

Cette exposition est le fruit de l'imagination de notre cher Franck Ferrand, puis mis en scène par Thierry Rétif, et produit par Amadio productions.

Comment est né un tel projet ?

Selon Franck Ferrand, ce qui manquait à Paris est une cité de l'histoire. Pour rappel Franck Ferrand est un historien de renom, auteur d'ouvrages de vulgarisation. Il a fait de nombreuses interventions à la télévision et à la radio.

Il a donc imaginé les différents parcours des expositions, et rédigé les textes qui guident le visiteur dans l'histoire de Charlemagne ou Victor Hugo, ou dans les pas du général de Gaulle.

Thierry Rétif, concepteur scénographe, architecte et concepteur de décors, a également participé au projet. Il est connu pour avoir été élu pour le prix du meilleur hôtel à thème du monde en 2020 qui se trouve au cœur du Parc Astérix. Selon ses propres mots, il est animé par le « désir d'être au service de l'histoire pour qu'au sortir de l'immersion, ce soit l'émotion et l'émerveillement que l'on emporte avec soi. »



monumentale tous les étés, dans la cour d'honneur du Palais des Papes d'Avignon de 2013 à 2017, plus de 350 000 spectateurs.

C'est donc sans surprise que ces trois acteurs de l'événementiel se rencontrent pour ce nouveau projet.

Geoffrey Paris

Informations Pratiques :

Ouverture à partir du 31 janvier :

- Fermé le Lundi
- Mardi et Mercredi : 10h00-20h30
- Jeudi et Vendredi : 12h00-22h00
- Samedi : 10h00-22h00
- Dimanche : 10h00-20h00

Localisation :

Sous la Grande Arche
1 parvis de la Défense
92400 Puteaux

Tarifs :

- Adulte plein tarif : 23,99 €
- Tarif réduit et tarif groupe : 18,99 €
- Gratuit pour les enfants de moins de 7 ans

Amaclio, producteur de l'exposition, est depuis 2012, créateur de spectacles multi technologies de prestige qui ont déjà émerveillé plus d'un million trois cent mille spectateurs à travers la France.

En 2013 et 2014, le spectacle Les Écuyers du Temps qui s'était déroulé au château de Saumur avait rassemblé près de 35 000 spectateurs. Première création ambitieuse, elle liait projection monumentale de haute technologie et rappel des richesses du patrimoine saumurois.

Du 9 au 14 avril 2016 dans la nef du Grand Palais, un spectacle y était présenté contant la conquête de l'air.

Un impressionnant spectacle multi-technologique à 360°, au cours duquel les spectateurs avaient tressailli aux hésitations d'un biplan fraîchement conçu, comme un fil rouge tissant la trame des cent premières années de l'aviation, la vie de Marcel Dassault, projetée, avait merveilleusement bien rappelé combien l'aventure de la conquête de l'air fut humaine et française.

Amaclio avait réussi à plonger lors d'une projection



SOS Faons en péril !

Nos voisins de la Plaine de Versailles ont besoin d'aide

Leslie Helfer, arboricultrice et productrice de kiwis à Feucherolles (sa première récolte fut vendue sur le marché Notre Dame à Versailles), lance un SOS afin d'éviter une mort horrible aux faons de la Plaine de Versailles. C'est en voulant faucher sa prairie qu'elle réalise qu'elle risque de tuer des faons dissimulés dans les hautes herbes. En effet il faut savoir que la fenaison qui a lieu en mai correspond à la période de naissance des faons. Les mères cachent leur bébé dans les herbages, la forêt étant trop risquée pour eux, les sangliers sont en effet friands de cette chair fraîche et sans défense. Mais les hautes herbes sont faites pour être fauchées et c'est là que le bas blesse. Il faut savoir que du haut d'un engin agricole, on ne peut voir les animaux tapis au sol ainsi les faons, qui à la naissance ne font pas plus de 2 ou 3 kilos, sont broyés par la machine. Les restes des faons se mêlent aux bottes de foin, pourrissent et produisent les toxines du botulisme contaminant ainsi le bétail auquel il est destiné.

Action/Réaction

Impossible pour Leslie Helfer d'envisager un tel scénario, aussi décide-t-elle de constituer une équipe de bénévoles afin de sauver ces bébés chevreuils. Mais comment agir ? Elle s'est renseignée sans rien trouver sur le sujet concernant la France, en revanche en Allemagne et en Suisse le problème est évoqué par certaines associations. L'une d'elle (suisse) lui apprend que la meilleure façon de procéder est d'acquérir un drone thermique. En effet le drone thermique est apte à localiser les points de chaleur que provoque la présence d'un animal au sol. Une fois repéré le faon doit être recouvert d'une cage le temps que la moissonneuse passe évitant ainsi tout contact corporel avec l'homme, la mère n'apprécierait pas l'odeur humaine sur son petit.

Dons et bénévoles

Afin que le drone soit au maximum de son efficacité, il faut opérer à l'aube entre 5 et 7 heures du matin lorsque le contraste entre le froid du sol et la chaleur du petit est à son apogée. Il faut donc constituer une équipe de bénévoles lève tôt ou courageux ou les deux. Ensuite, il faut des dons, ce drone coûte cher, ensuite il faut aussi payer la formation



Financement participatif

Aidez nous à sauver les faons lors de la fenaison

<https://www.helloasso.com/associations/association-patrimoniale-de-la-plaine-de-versailles-et-du-plateau-des-alluets-appvpa/collectes/sos-faons>



spécifique « drone thermique » au pilote, puis, il faut éventuellement d'autres pilotes bénévoles au cas où...

Ceci doit être mis en place avant le mois de mai, mois de la naissance des bébés et de la fenaison !

L'Association de la Plaine de Versailles ou la page Facebook « Les kiwis de Leslie » vous donneront aussi des renseignements, si vous avez envie d'aider et de participer à ce sauvetage, les bonnes volontés seront les bienvenues ! Et dernière chose : les propriétaires de chiens sont priés de les tenir en laisse durant cette période, ils peuvent causer de gros dégâts...aussi.

Véronique Ithurbide

2023 est l'année idéale pour réaliser vos rêves

Julie Saint-Clair est coach spécialisée dans la perte de poids et aide ses clients à avoir le corps tonique et sec auquel ils aspirent... et à le maintenir, été comme hiver.

Formée en nutrition intégrative, naturopathie, herboristerie, yoga kundalini et yin yoga, elle rédige chaque mois un article pour Versailles+. Retrouvez les autres articles de Julie dans les anciens numéros de Versailles+ sur le site versaillesplus.com

Je lis un livre par semaine, et cela fait toute la différence.

J'ai voulu me lancer le défi de lire un livre par semaine en n'y croyant pas complètement. Je n'étais pas du tout sûre d'y arriver. Et finalement, dès qu'on prend l'habitude et le rythme, ça se fait tout seul.

On en arrive même presque à lire 2 livres en 7 jours !

(Cette semaine, fiction et développement personnel confondus, j'ai lu 4 livres)

Pourquoi lire plus de contenus éducatifs (autre que de la fiction) ?

Il y a 2 raisons majeures.

1. Le développement personnel transforme chimiquement votre cerveau. À chaque fois que vous apprenez de nouvelles informations, vous modifiez les réseaux neuronaux de votre cerveau et activez le cortex préfrontal, responsable entre autres de l'apprentissage... et cela se fait systématiquement, pour le meilleur ou pour le pire.

Comme dans la nature, les chemins que vous empruntez peu deviennent de moins en moins praticables - comme un muscle que vous n'utilisez pas qui s'atrophie - tandis que ceux que vous empruntez souvent deviennent de plus en plus facilement accessibles et de plus en plus praticables.

En fonction de ce que vous lisez, vous renforcez certains circuits neuronaux et en délaissez d'autres.

Vous pouvez donc par exemple choisir de devenir une personne plus positive en activant plus souvent les circuits qui mènent à ce comportement. Mais l'inverse est aussi vrai, et c'est l'un des risques qui existe quand on regarde trop les informations (parce qu'elles présentent rarement les nouvelles les plus réjouissantes).

Si vous lisez une majorité de contenus stressants (comme des articles décrivant la catastrophe à laquelle nous courrons, l'électricité que nous n'aurons pas cet hiver, l'inflation qui explose, la guerre en Ukraine qui va arriver par ici et déclencher une nouvelle guerre mondiale, la planète qui se réchauffe, les ressources qui s'amenuisent, la violence qui monte, la perte de sens au travail et l'explosion des taux de burn out dans notre société...) et le faites régulièrement, votre corps réagit comme si vous étiez au beau milieu d'une situation de stress.

En fait, votre corps ne sait pas faire la différence entre une situation stressante qui vous arrive dans la vraie vie (vous passez à deux doigts de vous faire écraser par un tram) et une situation stressante fictive (vous imaginez que vous passez à deux doigts de vous faire écraser par un tram).

2. Le temps que vous passez à lire des contenus positifs n'est pas passé à penser à des choses négatives

Vous ne pouvez pas faire deux choses en même temps : lire des textes inspirants et méditer sur tout ce qui ne va pas dans votre vie.



C'est impossible.

Donc plus vous passez de temps, dans votre journée, à faire des activités qui entretiennent des pensées positives, moins vous avez le temps et l'occasion d'être un Schtroumpf Grognon !

Or, quand vous focalisez votre attention sur le positif, le positif s'accroît et prend de plus en plus de place dans votre vie. Cela fonctionne aussi en sens inverse : plus vous vous concentrez sur le négatif, plus vous devenez négatif et plus vous semblez attirer les malheurs et malchances à vous.

Là où va votre attention vont les résultats.

C'est tout simple mais ça fonctionne à tous les coups, dans tous les domaines : les 30 minutes que vous prenez pour faire du pilates ne sont pas utilisées à croquer des carrés de chocolat, l'heure que vous passez à lire n'est pas passée à regarder une série stressante (je vous assure que quand j'ai regardé la série Dahmer sur Netflix - dédiée au tueur cannibale Jeffrey Dahmer de 17 jeunes hommes, je n'étais pas la version la plus sereine de moi-même - d'autant que j'ai tendance à tomber dans les pommes à la vue du sang).

Julie Saint-Clair

HARDOUIN-MANSART ET VERSAILLES

Après Louis XIV, Jules Hardouin-Mansart représente assurément, et plus que tout autre artiste, l'image de Versailles et du Grand Siècle. Bien plus que Molière († 1673), Lully († 1687), Le Brun († 1690), Le Nôtre († 1700), Vauban († 1707), il a marqué durablement, par la longévité de son activité près du roi (34 ans), la diversité de son génie et de ses fonctions (Premier architecte du Roi en 1681, intendant puis inspecteur général des Bâtiments en 1684 et 1691, surintendant des Bâtiments, Arts et Manufactures, autrement dit ministre des Arts du roi, en 1699), le site dans sa globalité : château, jardins, domaine et ville.



Petit-neveu de François Mansart, dit le « Grand Mansart », il naquit à Paris en 1646, issu d'une triple lignée de peintres, architectes et artisans du bâtiment originaires du Beauvaisis. Incarnation même de la méritocratie louisquatorzienne, il était parvenu à sa mort en 1708 au comble de la gloire et de la fortune, tant par l'œuvre colossal réalisé que par son activité frénétique auprès de Louis XIV et des grands du royaume. Souvent dénommé en son temps sous le seul nom de « Mansart », il convient de l'appeler « Hardouin-Mansart » pour éviter la confusion - fréquente - avec son aîné.

Personnage ambitieux, qualifié d'habile courtisan, l'architecte se fit remarquer de Louis XIV en érigeant successivement en 1670-71, deux hôtels identiques et symétriques, couverts à l'italienne, de part et d'autre

de l'avenue de Paris, pour le maréchal de Bellefonds et le duc de Chaulnes (détruits, emplacements de la mairie et de la préfecture actuelles). En 1682, l'architecte réaménagea celui de Chaulnes pour installer le Grand Veneur et le Chenil du Roi. Il érigea en remplacement pour le duc, un hôtel, rue des Bons-Enfants (10, rue du Peintre-Lebrun, vestiges). Entre-temps, en 1670-72, Hardouin-Mansart bâtit les hôtels du duc de Créquy (détruit), rue de la Pompe (16 rue Carnot) et du comte de Soisson (détruit), à l'angle des rues des Réservoirs (actuels 24-28) et de la Paroisse (actuels 6-10). En 1672, il élaborait, rue des Réservoirs (12-14 actuels), à l'angle de la rue de la Pompe (rue Carnot), en remplacement d'un hôtel bâti par Le Vau, celui de Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon. Pavillon à l'italienne en rez-de-chaussée avec attique, il présentait des pièces de formes variées, certaines couvertes d'une coupole, circulaire ou ovale, reprises ensuite au château ou à Trianon. Suivirent, rue des Pavillons (17 rue Colbert), les dépendances de l'hôtel de La Rochefoucauld (1674).

Parmi les autres hôtels de la ville, dont beaucoup restent encore à identifier, signalons : les hôtels du maréchal de Lorge (19 rue du Vieux Versailles, détruit, 1681), de l'archevêque de Reims Le Tellier, près celui de Chaulnes susdit (12 rue du Peintre-Lebrun, 1681-82), deux autres mitoyens près des Cent-Marches, Chevreuse et Beauvillier (8-10bis et 12-14 rue de l'Indépendance américaine, 1681-82), et celui de Colbert de Croissy en vis-à-vis (n°7, 1683). Identifiés par nos soins en 2010, tous trois se conformaient au style pavillonnaire brique et pierre en vigueur. Au début des années 1670, Hardouin-Mansart abandonna la qualité d'entrepreneur-maître maçon pour celle plus honorable d'architecte, souhaitant bénéficier des commandes royales. Ce fut chose faite début 1675 avec le chantier de Clagny pour Mme de Montespan.



Le grand roi confia au jeune architecte – il avait 28 ans –, pour sa nouvelle maîtresse, la reprise du château de Clagny, commencé en 1674 par Antoine Le Pautre. Achevé en 1686, ce premier grand chantier royal fut considéré comme un chef-d'œuvre : les ailes en retour sur la cour allaient servir de modèle à celles du château, tout comme la galerie et ses deux salons aux extrémités pour la galerie des Glaces. Le bâtiment sera démoli par Louis XV en 1769 et son parc, loti au XIXe siècle pour former le quartier du même nom.

Devenu chef de la première grande agence d'architecture des temps modernes en Europe, celle des Bâtiments du Roi, en tant que Premier architecte du Roi, Hardouin-Mansart donna à Versailles ses lettres de noblesse suivant le projet global voulu par Louis XIV (résidence, parc, ville). Versailles lui doit presque tout.

Sa première réalisation au château fut le bosquet des Dômes en 1676 : il adjoignit au bosquet de Le Nôtre, deux pavillons symétriques qu'il revêtit de pierre, de marbre et de bronze et coiffa de couvertures à plombs dorés. Pavillons disparus en 1820. Débutait là, son activité d'architecte-jardinier à Versailles.

En 1678, soit 5 ans avant la mort de Colbert qui favorisait Le Nôtre, Hardouin-Mansart engagea la transformation des jardins du célèbre jardinier avec le Parterre d'Eau. Travail qu'il poursuivra tout au long du règne que cela soit dans les bassins : Quatre Saisons (1681), Latone (1687) ; les bosquets : création de ceux de la Salle des Marronniers, de l'Obélisque, de l'Étoile, des bains d'Apollon ; modification de l'Encelade, de la Montagne d'Eau, de l'Ile royale et de la Salle de Bal et ce, au grand dam du jardinier dont il devenait désormais le rival !



© Philippe Cachau

Sa réalisation majeure en matière de bosquet demeure la Colonnade (1684-1686), véritable symphonie d'eau, de marbres et de reliefs, qui fut peu appréciée de Le Nôtre, nous dit Saint-Simon.

Le goût des eaux spectaculaires fut repris en 1684 dans les projets, non réalisés, de la Grande Cascade, près du bosquet du Marais et du Théâtre d'eau, et en 1685 pour la demi-lune du bosquet de l'Ile royale. On doit aussi à Hardouin-Mansart les multiples vases de marbre des jardins dont ceux du Tapis vert et les vingt-cinq portes du domaine dont certaines subsistent de nos jours : portes de Bailly, du Trou-Salé, de Jouy...

Hardouin-Mansart et Versailles, ce sont aussi et bien sûr : les plans et façades du château avec ses deux ailes du Midi (1678-82) et du Nord (1684-89) ; celles des Ministres (1678-79) ; la Galerie des Glaces (1678-79) ; les chapelles royales de 1681 et de 1689-1710, cette dernière étant la 5e ! ; les aménagements intérieurs sous Louis XIV en général ; le théâtre de la Petite Comédie (1682, détruit) disposé dans l'aile sud, supplantant le projet inachevé de salle des Ballets (1684-88) à l'extrémité de l'aile nord, lieu de l'actuel Opéra royal ; les Grande et Petite Écuries (1679-83) ; l'Orangerie et ses célèbres Cent-Marches (1683-84), célébrées par Sacha Guitry en 1952 dans *Si Versailles m'était conté* ; les jardins, comme on l'a vu.

Ajoutons : les bâtiments et grille du Potager du Roi (1682-83), le Trianon de marbre (1687-89), ses jardins et son parc, pourvu de « salles vertes » (années 1700) qui devaient marquer durablement l'art des jardins au XVIIIe siècle ; le réaménagement de la Ménagerie pour la duchesse de Bourgogne (1698-1700).



© Philippe Cachau

Dans la ville, évoquons, outre les hôtels susdits, la maison de la rue des Bons Enfants (n° 8, rue du Peintre-Lebrun, 1681) et les trois de la rue de la Pompe (nos 37-39 rue Carnot, 1682), destinées à la location et séparées par un passage menant à celle en fond de cour. La dernière (n°39) fut conservée par l'architecte à son intention ; l'église Notre-Dame (1684-86) ; les couvents (Pères de la Mission (1681, vestiges près de ladite église), Récollets (1684)) ; les édifices publics (les deux surintendances des Bâtiments, son lieu de travail et logement officiel, 1681-83 et 1688-92), le Château d'Eau (1684), le Pavillon des Fontainiers (1686), le plan du Parc-aux-Cerfs, actuel quartier Saint-Louis (1696). Force est de constater que les périodes modernes (XIXe-XXe-XXIe) furent bien ingrates envers lui : aucune rue ou place digne de sa prestigieuse carrière à Versailles mais une petite rue au seul nom de Mansart à Clagny-Glatigny – il en va de même de tous les artistes ayant fait Versailles en général - ; aucune grande exposition digne de son génie, pas même à Paris. Là, l'architecte du grand roi fut escamoté - et avec lui la période faste de l'architecture française des XVIIe-XVIIIe siècles - à la Cité de l'Architecture. Un peu comme si l'ampleur et le faste de sa production avaient fini par effrayer plutôt que de s'éblouir devant ce génie national comme on le ferait pour Hugo, Pasteur ou Le Corbusier. C'est comme si l'Italie omettait la Renaissance, Michel-Ange ou Le Bernin !

Il fallut attendre le début de notre siècle pour voir paraître enfin les premières grandes monographies le concernant. La nôtre suivra prochainement.

On se consolera avec la statue de la place Alexandre Ier, avenue de Saint-Cloud. Gageons néanmoins que cet article saura remédier à la situation.

On l'aura compris : Jules Hardouin-Mansart et Versailles, c'est royal !

Philippe Cachau
Chercheur associé EA 538



UN ESPRIT UN SAVOIR-FAIRE

AVEC RIVE GAUCHE TOUT DEVIENT POSSIBLE !



« Les désobéissantes » d'Emmanuelle Faguer

Cette jeune scénariste versaillaise signe son premier polar. Elle explore avec justesse, les tourments d'un pianiste virtuose. Qui sont les femmes qui entourent Marcus Solar ? C'est au bout des 400 pages de ce passionnant livre, que l'on comprend toute la machination. Vivement le prochain ! Elle dédicacera son roman au salon « Ecrire à Versailles » le 3 juin prochain dans le Quartier des Antiquaires.

Olivier Certain : Quel est votre parcours ?

Emmanuelle Faguer : C'est votre premier roman, avez-vous toujours écrit, qu'est-ce qui vous a poussé à écrire « Les désobéissantes » ? J'ai toujours écrit. Depuis que je suis adolescente je raconte des histoires, je me réfugie dans les mots... mais ce n'est qu'en faisant des études littéraires, puis en me spécialisant en scénario que j'ai compris que je pouvais en faire un métier.

« Les désobéissantes » était au départ un projet de scénario, justement ! Développé et oublié dans un tiroir. Puis le confinement est arrivé, et j'ai repris cette histoire de pianiste. L'écriture romanesque est alors apparue naturellement... Je me suis rendu compte que je voulais raconter le destin d'un homme à travers les femmes qui ont marqué sa vie. Et la forme du roman m'offrait cette liberté de raconter cette histoire à ma manière.

Vous nous offrez un récit haletant, qu'est-ce qui vous intéresse dans le roman noir ?

EF : Je suis une grande lectrice de roman noir : c'est un genre qui permet d'explorer énormément de sujets tout en offrant aux lecteurs un cadre qu'il connaît : l'enquête policière. Pour « les désobéissantes », le point de départ polar installe le mystère nécessaire à mon récit : un grand pianiste est retrouvé mort la veille de son grand retour sur scène et les circonstances de sa mort sont étranges. Ce mystère me permet de jouer avec les époques : on navigue entre le présent, les années quatre-vingt (quand un événement tragique force l'arrêt de sa carrière) et les années soixante... Le roman noir permet de jouer avec le lecteur, c'est aussi ça qui me plaît.

Au-delà de l'intrigue, quels sont les thèmes que vous vouliez aborder dans ce livre ?

EF : Si le héros est Marcus, mon pianiste, comme le titre l'indique, c'est avant tout une histoire de femmes que je raconte. Des femmes de milieux et âges différents qui, à un moment de leur vie, vont « désobéir » : désobéir à la loi des hommes, à la société, à, une condition qui les enferme dans un rôle prédestiné... Elles rencontrent Marcus à des époques distinctes : quand il est jeune, quand il est au sommet de sa gloire, quand il s'enferme dans son manoir... cela amène le thème principal de mon roman : l'amitié. C'est un sentiment souvent méprisé au profit de l'amour, alors qu'il est tout aussi puissant, je trouve ! Ici, mes héroïnes vont aller très loin par amitié, et se mettre en danger...



Un autre thème au cœur du roman est l'homosexualité refoulée. C'est le grand combat de la vie de Marcus, qui explique son rapport si complexe à la musique.

La musique semble être importante dans votre vie, elle transparaît dans ce livre, pouvez-vous nous en parler ?

EF : Oui, j'ai grandi dans une famille où le piano avait une place importante. Mon père et mes sœurs jouent très bien de cet instrument. Je l'ai entendu toute mon enfance et à défaut de savoir en jouer, je suis devenue une passionnée de musique classique. J'ai toujours trouvé que le rapport entre un musicien et son instrument est très intéressant ; c'est pour cela que le piano disparaît au cours de mon roman. Que devient un musicien sans son instrument ?

En tant que scénariste, avez-vous prévu de transformer ce livre en film ?

EF : Peut-être un jour, qui sait. Je pense que le format du roman, avec ses multiples temporalités, fonctionnerait bien en mini-série par exemple. Ça me plairait de développer ça !



Recueilli par Olivier Certain

« Les désobéissantes »
d'Emmanuelle Faguer
Harpercollins
400 p. 20 €

Versailles compte un nouveau talent

Thibault Vié, jeune auteur versillais, sort son premier roman « Là où va le feu ». Un récit d'anticipation, d'aventure et « d'ensauvagement », où la nature et le thème du devenir de la planète tiennent une place prépondérante. Écrit sous la forme d'un journal de bord, ce livre devrait plaire aussi à la jeunesse sensible à ces sujets brûlants d'actualité.

L'auteur répond à nos questions :

Véronique Ithurbide : Thibault Vié, qui êtes vous ?

Thibault Vié : J'ai 32 ans, j'ai fait des études de production audiovisuelle à Paris et je travaille depuis 8 ans maintenant dans l'événementiel et la production cinématographique. A côté de ça, je vis entre Versailles, Paris et la Bretagne, je lis beaucoup et j'écris quand l'agenda me le permet.

VI : Ce premier roman, vous y pensiez depuis longtemps ? En combien de temps l'avez vous écrit ?

TV : Environ 2 ans, c'est un roman que j'ai écrit « en naviguant à vue » car à la toute base je l'imaginai comme un scénario de court-métrage que j'ai tout simplement décidé de prolonger et donc de transformer en roman. Je me suis très vite attaché à l'identité de Tom – le narrateur –, et je n'ai jamais vraiment voulu le lâcher avant de lui trouver une porte de sortie.

VI : Comment avez vous trouvé cette maison d'éditions : Le Lys bleu ?

TV : J'ai trouvé cet éditeur en faisant des recherches sur internet. Je leur ai envoyé le manuscrit qui a eu la chance de se faire accepter. 2 mois plus tard le roman était imprimé.

VI : Pourquoi avoir choisi la forme du journal de bord ?

TV : C'est un format que j'affectionne particulièrement en tant que lecteur. J'ai par exemple adoré lire le journal de bord de Raymond Maufrais ou encore celui de Bernal Diaz del Castillo. Ce sont deux ouvrages captivants qui relatent leurs aventures en Amazonie avec il faut le préciser, quelques siècles d'écart et des finalités différentes (l'un parcourt l'Amazonie seul dans les 50, l'autre est un soldat de Cortès). Lire un journal de bord c'est être en lien direct avec ce qu'a vécu



l'auteur, on rentre presque dans sa tête et il nous transmet un témoignage brut. C'est pour cette sorte de « proximité complice » narrateur-lecteur et son caractère introspectif que j'ai choisi ce format d'écriture.

VI : Par certains côté votre roman évoque le film « Into the wild », êtes vous d'accord ? Sinon quelles sont vos influences ?

TV : Oui, il y a certainement de l'Into the Wild dans le récit de Tom car c'est un livre et film qui m'a beaucoup marqué à l'adolescence, depuis c'est toujours un peu avec moi. Mes influences font partie de tout cet univers d'aventures fantastiques, de danger, de liberté et d'amour pour les grands espaces. Soit des auteurs tels que Jack London, Tolkien, Jules Verne, Thoreau, Terrence Malick...

VI : Pensez vous que votre livre, bien qu'il se déroule dans un lointain futur, comme une « alerte » valable aujourd'hui ? Le concevez vous ainsi, un cri d'alarme ?

TV : Je pense que l'alerte et le cri d'alarme ont déjà été sifflés depuis longtemps. J'ai voulu parler de la problématique du climat au début du roman car c'est un sujet qui me tient à coeur et qui doit être traité, je l'ai donc utilisé comme un élément de structure sur lequel se déclenche l'épopée de Tom.

VI : Vous parlez de « réapprentissage des fondamentaux », la situation extrême de votre personnage, « l'ensauvagement, la perte » faut il nécessairement en passer par là, est ce « un mal pour un bien » ?

TV : Non je ne pense pas qu'il faille passer par là, cette situation extrême n'est bonne que dans une fiction ! Une part du roman cherche à pousser l'humain vers une nouvelle symbiose, c'est-à-dire se reconnecter avec la nature ou plus globalement ce qu'on appelle « le vivant ». Prendre conscience de tout ce qu'il nous apporte et surtout prendre conscience que nous ne pouvons pas vivre sans.

VI : « Une espèce folle et quasi disparue » est ce ainsi que vous voyez l'homme de demain ?

TV : C'est ainsi que le voit Tom à un certain moment de sa vie lorsqu'il se trouve dans le désespoir. Ce qu'il vit dans le récit n'est qu'un reflet très amplifié et très brutal de ce qui pourrait arriver dans les années à venir. Ce reflet, c'est une étape obscure par laquelle Tom doit passer avant de retrouver la lumière. C'est la même chose pour l'humain de demain, il s'en sortira car même si nous avons pris beaucoup de retard sur le défi colossal du climat et de l'extinction de la faune, j'ai foi en notre capacité d'agir et ce tout particulièrement dans l'adversité.



VI : Votre personnage, Tom Lancéphale a pour unique compagnon une panthère, est ce symbolique, et de quoi ?

TV : C'est déjà un petit clin d'œil à Croc Blanc et oui symbolique car c'est une relation inter-espèces dont nous pourrions potentiellement tirer des inspirations.

VI : L'homme n'ayant pas su « se servir de manière mesurée et réfléchi » comme vous l'écrivez, êtes vous optimiste quant à un changement d'attitude ?

TV : Optimiste oui car quand on creuse le sujet, les solutions sont là, il ne manque qu'un sursaut pour les appliquer. Et c'est un sursaut que l'on peut observer de manière progressive dans les initiatives citoyennes, le milieu associatif et aussi dans des changements de train de vie qui s'opèrent de plus en plus autour de nous.

VI : Envisagez vous un « journal 2 » ?

TV : Tout à fait ! Un 2 et un 3. L'écriture est en

cours et c'est un réel plaisir de me replonger dans cet univers. J'ai pris l'été pour me documenter sur quelques sujets que j'aimerais aborder dans cette suite, Tom a un bel horizon devant lui.

Juste un mot : sur la couverture du roman, elle a été réalisée par un ami graphiste Charles Manger. Le but de cette couverture était de raconter l'histoire de Tom en une image.

Véronique Ithurbide

Thibault Vié « Là où va le feu » éditions Le Lys Bleu



La Centrale de Financement

Versailles | St-Germain-en-Laye | Rambouillet

ACHETER UN BIEN IMMOBILIER EST UN MOMENT IMPORTANT !

Stéphane Picard et son équipe, tous issus du secteur bancaire, de l'assurance, de l'immobilier ou de la gestion de patrimoine, s'engagent à vos côtés pour défendre vos intérêts et vous apporter un accompagnement complet sur mesure.



5 BONNES RAISONS DE NOUS CONSULTER :

1. **Optimiser** votre montage financier,
2. **Comparer** les offres du marché,
3. **Gagner** du temps,
4. **Bénéficier** d'un accompagnant personnalisé,
5. **S'appuyer** sur l'expertise, la neutralité et l'objectivité d'un expert en crédit.



PRET IMMOBILIER PRET COPROPRIETE PRET PROFESSIONNEL ASSURANCE EMPRUNTEUR



Agence de Versailles
5 rue Neuve Notre Dame
78000 Versailles

+ 33(0) 1 84 73 05 40
versailles@lacentraledefinancement.fr
www.lacentraledefinancement.fr



LES FANTÔMES DE VERSAILLES

Par THOMAS MACRI

« Si on veut connaître un peuple, il faut écouter sa musique »

Platon

Cette citation du célèbre philosophe grec ne peut être mieux choisie pour illustrer ce second portrait des fantômes de Versailles. Ambitieux, persévérant, combattant, talentueux bien sûr, charmeur, mais aussi exigeant, colérique, ou encore égocentrique, voici plusieurs aspects de la personnalité de mon invité que je vais vous présenter aujourd'hui. Sa musique et son nom sont à eux seuls indissociables de l'histoire de Versailles.

Pas un film, un documentaire, une exposition, ou un concert en lien avec le Roi-Soleil ne peut se faire sans ses compositions. Il est celui qui a enchanté la cour de Versailles par ses mélodies, sublimé la vie du grand roi Louis XIV par ses chants. Nommé surintendant de la musique de la Chambre du roi en 1661, pas une seule œuvre musicale ne se faisait à la cour sans son accord, et sans qu'il ne soit consulté par le souverain en personne. Et pourtant...

Figure incontournable du XVII^e siècle, Jean-Baptiste Lully fait partie de ces artistes s'étant fait dépasser par ses œuvres. Mais que connaissons-nous vraiment de la personne ? À la fois admiré et critiqué, adulé et jaloué, il ne laissait personne indifférent, si bien que le roi Louis XIV s'en était fait un précieux conseiller. Leur relation pouvait paraître par moments ambiguë, mais l'amitié qui les unissait était bien plus forte que les ragots courant les couloirs du palais.

Je vous emmène aujourd'hui pour un voyage dans le temps. Donnez-moi les clés de votre imagination le cours d'un instant, et laissez-vous porter dans l'autre côté du miroir, afin de partir à la rencontre d'un des plus talentueux musiciens que notre royaume de France ait connu, faisant de lui un membre très privilégié du cercle très fermé des fantômes de Versailles...

JEAN-BAPTISTE LULLY LA MUSIQUE DU SOLEIL...

Versailles, un vendredi de février.

Le froid régnait en maître ce jour-là sur la ville des rois. Sous un ciel noir et ombrageux, seuls quelques lampadaires à la timide lueur laissaient entrevoir les gouttes de pluie s'écrasant sur le bitume de la place d'Armes. L'heure de mon rendez-vous n'allait pas tarder à sonner, et c'est en toute hâte que je pressais le pas, gravissant les imposants pavés de la cour d'Honneur, afin d'atteindre le portail recouvert de feuilles d'or de la cour Royale. Le château, aux volets fermés et aux quelques fenêtres barricadées, n'était pas très éclairé vu de l'extérieur, lui donnant même un aspect lugubre et austère. « Levez les mains bien en l'air ! ». Le ton sec et directif d'un des hommes de la garde posté devant les grilles instaurait immédiatement un certain respect du lieu, encore plus que je n'en n'avais déjà, et ce n'est pas la pluie dégoulinant de son chapeau qui le perturbait pour un sou. Une fois la fouille effectuée afin de vérifier que je ne portai pas d'armes, il m'escorta jusqu'à l'entrée donnant sur l'escalier de la Reine. « Attendez là, un valet va venir vous chercher ». Me laissant seul sous la pluie tombant en trombe, je pu sentir l'eau traverser mes cheveux soigneusement coiffés, terminant de couler lentement sur mon visage, faisant monter mon inquiétude quant au fait de ne pas être assez présentable pour mon hôte. Après trois bonnes



minutes à patienter comme cela, toujours personne à l'horizon afin de venir à ma rencontre, jusqu'au moment où les portes s'ouvrirent toute seules devant moi, faisant retentir un bruit grinçant...

N'osant pas entrer, je pris mon courage à deux mains, et franchis le seuil afin de pénétrer dans le bâtiment. Immédiatement, je fus happé par une forte odeur d'humidité, et des quelques gouttes d'eau dispersées de part et d'autre de l'immense hall, s'écrasant lentement au sol. Les quelques statues se trouvant ici furent toutes recouvertes de draps blancs remplis de poussière, leur donnant un air de fantômes tout droits sortis de conte pour enfant, l'aspect hyper réaliste en plus. Ne voulant pas traîner, je me dirigeai vers les marches de l'escalier de la Reine. Le bruit de l'orage fit trembler les immenses fenêtres, laissant passer les bruyants éclairs immaculés au travers des carreaux. Une fois sur le palier du premier étage, la sculpture en plomb dorée symbolisant le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche me fit face, et tout en me dirigeant en direction du vestibule de l'escalier se trouvant sur ma gauche, le son sourd et lointain d'un violon entra dans mes oreilles. Surpris, je fus comme hypnotisé par cette douce mélodie. Poussant les deux vieilles portes défraîchies de la Salle des Gardes du Roi, celle-ci fut vide, comme abandonnée, ne laissant apparaître qu'un ou deux lits de camps près de la cheminée éteinte. La traversant de toute sa longueur, je dus passer par la porte menant à l'antichambre du Grand Couvert. Une immense table trônait en son milieu, vêtue d'une nappe blanche et de quelques chandeliers ornés de cadavres de chandelles. N'y prêtant pas vraiment attention, je vis les portes donnant sur le salon de l'Œil-de-Bœuf grandes ouvertes, laissant alors entendre plus clairement cette douce mélodie envoûtante de violon. M'approchant, de la lumière commença à refléter sur le vieux parquet de bois, et quittant le Grand

Couvert, je pénétrai alors dans cet immense salon à la frise murale haute ornée de chérubins. Accompagné par les bruits de l'orage, je vis que l'âtre de la cheminée fut tout en feu, cachée par un immense paravent d'où provint la fameuse mélodie. L'environnement fut glacial, et m'approchant à petit pas tout en essayant d'être le plus discret possible, le vieux parquet ne put s'empêcher de craqueler. Alors que je me retrouvai à deux ou trois mètres du paravent, la musique cessa. N'osant plus bouger d'un millimètre, ma respiration se coupa de façon automatique.

Restant comme cela pendant près de six secondes, une voix aux sonorités italienne se mit à retentir, comme survenu de nulle part, raisonnant sous cette hauteur de plafond immense.

« Eh bien, approchez-vous ! Je vous attends depuis déjà cinq bonnes minutes. »

Mon cœur battit à la chamade, et alors que je repris le pas, je pus découvrir derrière ce paravent un homme de dos, de taille moyenne, vêtue d'une veste de velours vert brodée de file d'or portant une perruque longue de couleur noire, écrivant de la musique sur un pupitre en face de lui, son violon posé à ses pieds. Se tournant vers moi, il me fixa droit dans les yeux, laissant planer un silence de mort.

« Vous devez être le journaliste. Prenez place sur ce fauteuil, je resterai debout pour le moment, je n'ai pas terminé d'écrire mon nouvel air pour le roi. Mais posez vos questions, j'y répondrai. Vous savez, nous les italiens, savons faire deux choses à la fois. »

M'asseyant, et tout en le remerciant, je le vis faire de grands gestes devant sa feuille, tel un peintre avec son pinceau. Je pris une profonde respiration avant de me lancer...

C'est donc ici que vous travaillez aujourd'hui, au plus proche de la chambre du souverain.

Oui, je m'y sens bien. Puis, je peux être certains d'être au plus proche du soleil comme cela ! Vous savez, cette chambre n'est pas qu'une simple chambre. C'est LA pièce la plus importante du palais, et il va de soi que ma place y soit à ses côtés.

Tout le monde connaît vos œuvres, indissociables de l'histoire de France, et surtout celle de Versailles, mais peu connaissent l'homme derrière la mélodie. Après plus de 30 ans passé au sein de la cour de France, votre parcours et votre ascension est phénoménal. Racontez-nous comment tout cela a commencé ?

Cela remonte à loin maintenant. Mais commençons par le début, vous voulez bien. Je vois le jour à Florence, en Italie, le 28 novembre de l'an 1632, à quatre heures et demie de l'après-midi, dans la maison de mon grand-père maternel. Je reçois le baptême dès le lendemain sous le nom de Giovanni Battista Lulli, au baptistère jouxtant le Duomo. Mon père Lorenzo, meunier, est né à Campestri, une bourgade renommée pour ses châtaigniers dont il possédait un petit bois, et ma mère Caterina del Sara, qu'il épouse en 1620, vient d'une famille de meuniers également. Ils ont 2 fils et 1 fille, mais je suis le seul à survivre. Mon frère Verginio et ma sœur Margherita sont décédés de la peste alors que je ne suis encore qu'un nouveau-né. Toute ma vie je les fantasmerai, et cela me causera beaucoup de séquelles affectives, jamais avouées, mais qui expliqueront très certainement beaucoup de choses dans ma vie... Enfin passons, nous n'étions pas à plaindre malgré tout, mon père disposant de ressources tout à fait suffisantes pour faire vivre sa famille. Mais c'est bien plus tard que je découvris mes premières leçons de musique en Italie, commençant par la guitare, et il s'est avéré qu'un réel talent émanait de ma personne,

allant même jusqu'aux oreilles du chanteur castrat Atto Melani, protégé du frère du Grand-duc de Toscane Ferdinand II, agent secret de Mazarin. A partir de ce moment-là, tout est allé assez vite. Vous savez Thomas, les cours de France, de Florence, et de Rome communiquèrent entre elles en permanence, et rien ne leur échappèrent...

Comment votre venue en France s'est-elle effectuée ?

C'est très simple, cela s'inscrit dans un échange politique, culturel et matrimonial vivifiant l'Europe, encore amplifiés par les exodes religieux. C'est Atto Melani qui m'eut recommandé à Ferdinand II. En effet, la duchesse de Montpensier, dites « la Grande Mademoiselle » de par sa grande taille, nièce du roi Louis XIII et cousine germaine de Louis XIV, chercha à s'enquérir d'un jeune toscan afin de converser en italien. Alors en 1646, lorsque le chevalier de Lorraine, Roger de Guise, oncle de la duchesse, effectua un séjour de deux semaines à Florence, mes aptitudes musicales et mon intelligence atteignirent ses oreilles grâce à Ferdinand II. Il vint un midi chez mes parents afin de leur faire une proposition, qu'ils acceptèrent, recevant l'assurance de conditions propices au développement de mes dons. C'est comme cela qu'à l'âge de 14 ans, je quittai ma ville natale dans la suite du chevalier, pour être présenté à la duchesse de cinq ans mon aînée, en ses appartements des Tuileries, avec pour titre de garçon de chambre. Ah non ! Ce n'est pas vrai, pas encore...



LES FANTÔMES DE VERSAILLES

L'écouter avec grande attention, et se trouvant toujours dos à moi, la plume du compositeur se brisa en deux, sans doute par un excès de « génie » tel qu'il le criera...

Bon, venez, ne restons pas là. Je n'ai plus de plumes et j'ai horreur de rester assis. Levez-vous et allons promener.

Lully ouvrit les deux grandes portes de l'Œil-de-Boeuf et à ma grande stupeur apparut la grande Galerie des Glaces, illuminée de mille feux par toutes les chandelles se trouvant sur les dizaines de lustres en cristal pendus sous la voûte peinte par Charles Le Brun. Des dizaines de convives se trouvaient ici, tous vêtus de leurs plus beaux atours. Le musicien ne regarda personne, plus intéressé par le fait d'être regardé. Longue de 73m, nous commençâmes la promenade.

Dites-moi Jean-Baptiste, comment avez-vous appris la musique et la danse ?
*Grâce à la duchesse de Montpensier ! Je vais apprendre le violon, le clavecin, la théorie, et la composition musicale avec entre autres, Michel Lambert, qui deviendra par la suite mon futur beau-père, épousant Madeleine, sa fille, avec qui j'eus eu six enfants. Mais c'est lorsque j'eus créé la « Compagnie des violons de Mademoiselle » que mes talents firent enfin reconnus. Elle en tirera d'ailleurs une grande fierté puisque nous jouions bien mieux que ceux du roi. J'eus également très tôt l'intérêt de la musique religieuse, dont plusieurs de mes Motets furent restés dans l'histoire. Le *Jubilate Deo*, *Benedictus*, ou encore *Miserere*, qui à lui seul requiert un effectif de six solistes, un grand chœur à cinq voix, un orchestre à cordes, et un orgue positif. D'ailleurs, à la demande du roi, mes Motets eurent commencé à ce moment-là à se superposer à la liturgie, et ce genre inspira plus tard pléiade de compositeurs, tels que Charpentier, de Lalande, ou encore Clérambault, pour ne citer qu'eux. Je me montrai également être un excellent danseur et metteur en scène, ayant tout d'abord fis mes premières armes à Florence dans la *Commedia dell'Arte*, me permettant d'acquérir beaucoup de clés, dont la façon d'entrer en scène, de marcher, et de porter la tête, qui m'aiderent beaucoup pour mon futur ici à la cour. C'est d'ailleurs moi qui eus suggéré au roi d'apparaître dans ce fabuleux costume d'or, afin d'interpréter Apollon pour la pièce *Le Ballet de la Nuit*, où se dansait la victoire du soleil sur les forces obscures.*

Puisque vous en parlez, comment se déroule votre première rencontre avec Louis XIV ?

*Très bien ! Ce fut un homme très intelligent, doté d'une aura et d'une excellence inégalable. J'eus rencontré le roi pour la première fois alors que je ne fus encore qu'un adolescent et lui un enfant. Deux ans après mon arrivée, la Fronde éclata et sans refaire l'histoire, il fut d'un grand courage, et de cet événement, tout aussi traumatisé qu'il en sortit, le changea à jamais. Mais ce fut ce spectacle de février 1653 au Palais du Louvre, dans la salle du Petit-Bourbon, qui changea tout me concernant. Louis XIV à 15 ans et pour célébrer la fin de la Fronde, il monta sur scène dans la pièce *Le Ballet de la Nuit*, interprétant cinq rôles dansés tels que : une Heure, le Jeu, un être démoniaque et sauvage, un Aventurier, et le Soleil. Il n'était pas pensable de manquer cela, alors avec force, ténacité, patience, et je vous passe le reste, je réussis à atteindre le roi, en premier lieu pour lui conseiller sa tenue de scène, puis à faire partie moi-même du spectacle en tant que figurant derrière Sa Majesté, où huit représentations se succédèrent. J'y interprétai plusieurs rôles, dont celui d'un berger, ou encore d'un soldat. Les répétitions y furent nombreuses, et l'entraînement très sévère. Vous savez, le roi eut commencé la danse à l'âge de 6 ans avec Philippe, son petit frère au Palais Royal, faisant ses débuts dans un ballet de cour, le *Ballet de Cassandre*, à 12 ans. Il fit cela avec passion et fougue, et jusqu'à sa retraite*



de la scène à 31 ans, il interprètera plus de 70 rôles dans 25 ballets ! Se donner en spectacle fit partie intégrante de son métier de roi, obligation première de la monarchie absolue ! Enfin je m'égare, mais à ce moment-là, plus rien ne comptait plus pour moi. De garçon de chambre, je passai en même pas cinq années, à partager la scène avec le roi. Ce fut un souvenir incroyable. Dès lors, Louis XIV me voulut à ses côtés, m'octroyant le 16 mars de cette même année le titre de compositeur de la musique du roi, en me naturalisant français. Vous savez, depuis le décès de ma mère quelques mois après mon départ de Florence, je n'eus qu'une idée en tête : m'élever socialement et surtout, acquérir une notoriété qui puisse m'emmener là où je sus depuis toujours la place que je méritai... au plus près du pouvoir.

Cela a forcément dû vous attirer la jalousie et l'envie de vos confrères...
*Vous savez mon cher, cela fait partie intégrante du succès. Le « qu'en dira-t-on » ne m'eut jamais intéressé puisque lorsque l'on parlait de moi, cela voulait dire que je suscite de l'intérêt, ce qui me suffit. Votre succès fait toujours ressortir l'incompétence des plus petits en face de vous. Oui, j'eus très vite avancé, mais dois-je m'excuser pour autant ? Jamais ! Je me suis donné les moyens de tout mettre en œuvre, rien n'est arrivé tout seul. En 1659, je triomphai avec les *Précieuses Ridicules* et en 1661, et Sa Majesté m'octroya le titre de Surintendant de la musique de la Chambre du roi. Alors pour quelques jaloux et mal dans leurs peau, j'aurai du minimiser ma victoire afin de ne pas les blesser ? Bien au contraire, je voulus que tout le monde sache où le « petit italien » fut arrivé. Et je ne vous parle même pas de *Cadmus* et *Hermione* en avril 1673, considéré comme le premier opéra français, où le roi fut extrêmement satisfait de ce superbe spectacle... Après avoir créé *Alceste*, opéra glorifiant la figure guerrière du roi sous les traits de*

cinq dieux, Neptune, Mars, Apollon, Pluton et Hercule, cela fit rayonner Louis XIV au-delà de nos frontières, et je fus appelé dans toutes les cours d'Europe afin de partager ma science, mon talent, et mes méthodes. Tout le monde voulut imiter le faste de Versailles, tenant à y faire jouer ma musique, alors indissociable du pouvoir royal français, et célébrant la gloire de notre souverain.

Et qu'en est-il de votre collaboration avec Molière ?

J'eus collaboré avec Jean-Baptiste la première fois en 1664 pour un, je cite, « ballet mêlé de comédie », Le Mariage Forcé. Nous mîmes en scène le roi dans un rôle d'égyptien pour une représentation dans l'appartement de la reine-mère au Louvre, le 29 janvier de cette même année. Suivront Monsieur de Pourceaugnac, Le Sicilien, Les Amants Magnifiques, Psyché, ou encore bien-sûr, Le Bourgeois Gentilhomme. Malgré nos différents, il faut bien reconnaître que sans lui, ma carrière n'aurait pas été celle qu'elle fut devenue. Avec le recul, j'éprouve certains regrets, mais est-ce vraiment utile désormais... ? Nous créâmes ensemble la comédie-ballet, mais jamais sans renoncer aux ballets de cour. Pendant dix ans, nous fîmes preuve d'une grande énergie, et je dois bien avouer qu'elles furent parties de mes plus belles années. Nous fîmes en relation directe avec le roi, qui décidait des divertissements. Il fallait aller vite, toujours plus vite. Mais en ce temps, l'argent ne fit dès lors plus un souci, puisque nos troupes respectives furent très généreusement pensionnées par la couronne, du moins, lorsque le roi daignait le faire... J'eus d'ailleurs fait construire un hôtel particulier à Paris, à l'angle de la rue Sainte-Anne et de celle des Petits-Champs, auquel j'eus d'ailleurs dû emprunter la somme de 11 000 livres à Molière tant la folie des grandeurs m'avait envahie... Il m'aurait plu de vous y retrouver là-bas, mais votre journal étant basé sur la ville de Versailles, cela fut plus judicieux de se rencontrer au château. Enfin, pour terminer sur ma relation avec Poquelin, il fut malgré tout très avare avec moi, voulant s'octroyer à un moment donné tous les privilèges à lui seul, créant en moi une frustration et une déception qui fit suivre une vengeance terrible de ma part, et cela ne termina pas très bien, avec notamment ma prise des directions de l'Académie Royale de Musique. Mais si vous me le permettez, l'envie de revenir sur cette période ne m'enchant pas aujourd'hui. Laissons cela à l'histoire...

Sentant une certaine gêne s'installer et un certain agacement de sa part, je ne pus insister sur ce sujet. En ayant assez de se promener, nous prîmes la direction du Salon de la Paix de la reine, écrin né de la collaboration de Mansart et Lebrun. Des fenêtres, nous pûmes admirer le magnifique parterre de l'Orangerie, laissant alors rêveurs notre compositeur... L'observant fixer l'horizon, je continuai la dernière partie de mon entretien.

Nous arrivons à la fin de cet entretien, cher Jean-Baptiste Lully. Pouvez-vous raconter comment votre dernière œuvre s'est-elle déroulée ?

Je ne serai pas long car des affaires m'attendent, et il me faut absolument changer ma plume. Certains seraient tentés de dire que ma dernière œuvre Armide, mais à l'automne 1686, le roi tomba malade, souffrant d'une fistule peu bien placée... Trois mois plus tard, Sa Majesté guérit, et plusieurs Te Deum retentirent dans toutes les églises du royaume. Bien que disgracié et privé de mes privilèges par le roi suite à des affaires m'ayant causé énormément de torts et dont je ne me relèverai jamais, je ne pus rater cette occasion de me rappeler au bon souvenir du souverain, organisant alors à mes frais un Te Deum en grande pompe. C'est ainsi que le 8 janvier 1687, en l'église des Pères Feuillants, rue Saint-Honoré à Paris, à la toute fin d'après-midi, qu'eut lieu mon audition de ce Te Deum avec plus de cent choristes se tenant debout, et cinquante instrumentistes. Le saint lieu fut bondé de parisien venus en masse célébrer la santé du roi. Mais ce jour-là, certainement

nerveux et impatient, j'utilisai une grande canne pour battre la mesure par des grands gestes, frappant le sol assez violemment, ne manquant pas de me donner un coup sur le pied, me le transperçant de moitié. Pétrifié de douleur, la blessure commença à s'infecter, et la gangrène à s'installer. Des médecins arrivèrent alors dans ma chambre, me proposant l'amputation d'un doigt, puis du pied, et enfin de la jambe !

Ce dû être affreux pour le danseur que vous aviez été plus jeune.

C'est peu de le dire, mon cher, et en tant que danseur vous-même, vous comprenez fort bien mon refus catégorique face à cette offense que l'on me fit à ce moment-là ! Non, non, non, ce fut hors de question que l'on touche à ma jambe, faisant preuve d'une grande fermeté. Mais la gangrène remonta le long de ma jambe au fil des semaines, infectant même une partie de mon cerveau. Les meilleurs chirurgiens furent consultés, me demandant encore et encore l'amputation, mais rien à faire, ma décision fut prise. Comprenant bien ce qui m'attendait, je dus dicter un testament le 10 mars 1687, faisant en sorte de n'oublier aucuns de mes plus humbles proches. La veille de ma mort, un prêtre se présenta dans la chambre de ma maison de campagne de Ville l'Évêque afin de me confesser, et le 22 mars à 9 heures du matin, je partis rejoindre ma mère et mon père pour le repos éternel... Je sais aujourd'hui qu'une cérémonie fut organisée trois semaines plus tard par les conseillers du roi, mais Louis XIV n'y assista pas. Mais malgré toutes les rancœurs qu'il put avoir envers moi, une fois sur son lit de mort, ce fut un de mes airs du Ballet des Plaisirs, que me roi fredonna, se souvenant très certainement du menuet sur lequel je l'eus fait danser soixante ans plus tôt... Bon, allez contempler la Chambre de la Reine, et attendez moi là-bas, je dois m'en aller chercher ma nouvelle plume. Je ne serai pas long.

Lully fit chemin arrière afin de rejoindre le salon de l'Œil-de-Boeuf. Après dix bonnes minutes, ne le voyant pas revenir, je pris la décision d'aller le rejoindre, me disant qu'il serait peut-être retourné dans ses folies musicales devant sa feuille et son pupitre. Mais alors que je pénétrai dans la grande Galerie des Glaces, celle-ci fut soudain plongée dans la pénombre, le faste régnant dans cette salle une dizaine de minutes plus tôt ayant totalement disparu. Les chandelles furent éteintes, les statues totalement recouvertes de ces draps blancs poussiéreux, et les 17 fenêtres ornant le long de la salle, toutes barricadées par des planches de bois. Accompagné d'un tic-tac d'horloge, mon cœur battit la chamade. Ne désirant pas m'éterniser davantage, je rebroussai chemin, repassant par le salon de l'Œil-de-Boeuf. La cheminée fut éteinte et le pupitre n'était alors plu. Tout en prenant la direction de l'escalier de la Reine, je compris alors que je ne reverrai plus le compositeur italien, lui aussi ayant dut s'envoler entre les murs de cet immense château...

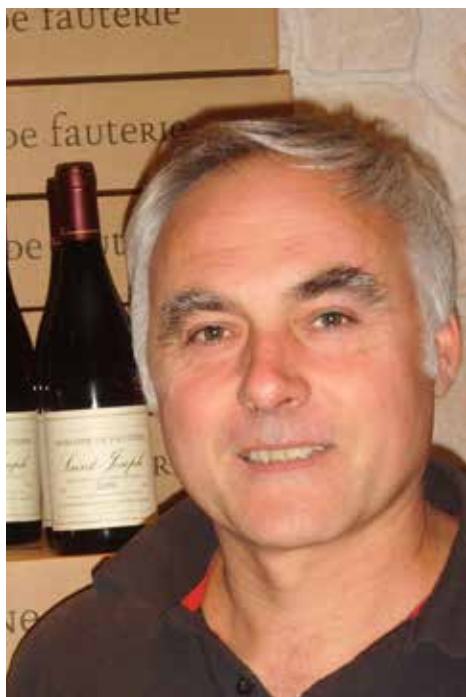
M'apprêtant à ouvrir la porte menant tout droit dans la cours royale, je fis d'un seul coup un arrêt brutal sur moi-même. Restant comme cela quelques secondes, je pus entendre un bruit sourd provenant tout droit du premier étage, me laissant apprécier pour une toute dernière fois... cette sublime mélodie de violon.

Si vous désirez en apprendre plus sur Jean-Baptiste Lully, je vous conseille cette biographie de Benedicte Palaux Simonnet, parue aux éditions bleu nuit éditeur



La chronique du caviste

Dorénavant Versailles + ouvre ses pages au caviste Frédéric le Camus, gérant des caves Lieu-Dit à Versailles depuis 1994. Une façon informelle d'avoir au gré des saisons des nouvelles du monde viticole..



différents cidres fermiers, jus de pommes et vinaigre de cidre. Sa production passera en bio dès 1997. Il utilise de très anciennes variétés de pommes autochtones comme la Marie Menard, la Chevalier jaune, la Cuir d'âne, la Rouget de Dol et bien d'autres...Son cidre gagne de nombreuses médailles et autres récompenses, notamment lors des salons de l'agriculture à Paris. Il est distribué dans les épiceries fines, chez les cavistes et bien sûr présent sur les tables de nombreuses crêperies.

Notamment dans les célèbres crêperies « Breizh Café » (une trentaine existe de par le monde) dont seize à Paris. Jehan Lefèvre a instauré un partenariat avec leur fondateur Bertrand Larcher, les deux amis ont élaboré une cuvée particulière, le cidre « phare » des ces établissements. Ensuite, et non des moindres, c'est à la table de Roellinger au « Coquillage » restaurant doublement étoilé à Cancale, que l'on trouvera aussi le cidre fermier de Jehan Lefèvre, excusez du peu !

Lieu-Dit 19 av de Saint Cloud et Carré à la Marée 78000 Versailles L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération, la vente d'alcool est interdite aux mineurs

Février : le mois du cidre !

Avec les crêpes, du cidre bien sûr !

La Chandeleur le 2 février et Mardi Gras le 21 nous font penser tout naturellement au cidre, la boisson de prédilection pour accompagner les crêpes, cette boisson alcoolisée entre 2 % et 8 % selon les cuvées, élaborée à partir de jus de pomme fermenté, existe depuis des lustres. En effet dès l'Antiquité, que ce soit chez les Hébreux, les Égyptiens, les Grecs ou les Romains on en boit déjà.

A chaque région ses cidres

Après, cette « boisson de pommes fermentées », est localisée en Normandie, plus précisément en Vallée d'Auge mais aussi au Pays Basque, nous sommes alors au XI^{ème} siècle. L'invention de la presse (pressoir) au XIII^{ème} siècle étendra la production, les Bretons et les Picards s'y mettent aussi ! Au XIX^{ème} siècle c'est la deuxième boisson la plus consommée en France.

Chaque région a ses particularités selon les différentes races de pommiers à cidre cultivés, il en existe des multitudes propres à chaque terroir. Afin d'élaborer ce breuvage, chaque cidrier a bien sûr sa recette mais utilise en général et en diverses proportions trois types de pommes à cidre, les douces, acides et amères.

Vive les Bretons !

Au Lieu-Dit, si nous proposons d'excellents cidres normands nous avons aussi un cidre breton bio pour lequel nous avons eu un coup de cœur il y a presque 20 ans de cela...C'est lors de vacances dans les Côtes d'Armor, plus précisément à Saint-Cast-le-Guildo que nous avons découvert Jehan Lefèvre et sa « Ferme des Landes » (bretonne évidemment). Docteur en chimie, Jehan Lefèvre change de vie en 1996 et s'installe dans le village natal de sa grand-mère en tant qu'agriculteur afin de produire





La référence immobilière à Versailles

" Ma Maison c'est mon histoire, je ne la confie pas à n'importe qui "



Transaction / Location / Administration de biens / Expertises immobilières



Irène Peysson
Directrice d'agence

AGENCE PRINCIPALE VERSAILLES

8 Place Hoche
78000 Versailles

Tél. : 01 39 20 98 98

Mail : versailles@agenceprincipale.com

www.agenceprincipale.com



A. CHESNEAU

IMMOBILIER

VENTE - LOCATION - GESTION

Une valeur sûre depuis 1907.



01 39 50 14 07

43, rue du Maréchal Foch 78000 Versailles
www.agencechesneau.com